

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> au 15 de chaque mois)  
France... Du au, 35 fr. 6 mois, 48 fr. 3 ans, 10 fr.  
Étranger... Du au, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 ans, 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN ALSACE



Au cours du plus récent déplacement qu'il vient de faire en Alsace, le président de la République, accompagné de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a reçu l'hommage, aussi émouvant que gracieux, de la population féminine revêtue du costume local. Après avoir visité diverses localités reconquises, M. Poincaré a passé en revue plusieurs régiments de l'armée d'Alsace.



# Venise intime

Sans doute, puisque la bombe incendiaire pouvait atteindre et détruire la radiante basilique de Saint-Marc, si l'aviateur eût osé, ou peut-être visé plus juste ; puisqu'il y a eu un moment de la durée où, sans le savoir, nous avons dû choisir, il faut nous réjouir que la foudre ait été déviée sur la plus humble église et que Santa Maria Formosa ne soit plus présentement qu'un amas de décombres et de cendres.

Mais quelle joie affreuse ! Quelle élection tragique !

Bien que notre raison nous l'impose, il semble que nous en ayons remords ; il semble que, dans l'ordre de la beauté, tout de même que dans l'ordre de l'amour, notre cœur ait ses préférences, ses faiblesses, et que ce soient les œuvres les moins marquées du génie qui obtiennent de lui, comme à titre de consolation, une tendresse privilégiée.

Sans doute, l'on se hâte de rassurer les artistes et les érudits qui savent le nom, la place de tous les tableaux, et de leur apprendre que le gouvernement italien, dès les premiers jours de la guerre, a fait mettre à l'abri la Descente de croix de Palma le Jeune, le Cénacle de Bassano, la Madone de Sassoferrato et celle de Pietro di Messina, la Sainte-Anne de Bartolomeo Vivarini. Mais les seuls amis de Venise ne sont pas les artistes, ou ces voyageurs consciencieux qui vont partout, le Baedeker à la main.

Venise a des admirateurs de profession, soit peintres, soit penseurs, qui lui savent hautement gré de leur procurer des sensations visuelles ou des sujets de méditation ; elle a aussi des amis intimes, qui goûtent les belles choses, sans avoir aucune vocation de critique d'art, et qui ne voyagent pas non plus de par le monde rien que pour y trouver des décors appropriés à la méditation des choses éternelles.

Venise a ses amis intimes, qui l'aiment naïvement, sincèrement, sans aucune publicité, et qui ne sauraient trop dire pourquoi ils l'aiment : les amitiés qui ne savent pas bien s'expliquer sont les plus certaines ; celles qui n'ont aucune raison d'être sont les plus durables, car elles n'ont pas davantage de prétexte pour finir qu'elles n'en ont eu pour commencer.

Les amis de cœur de Venise laissent à ses amis déclarés, à ses amis en quelque sorte titulaires, la jouissance de toutes ses beautés officielles. Ils se contentent pour leur part de ce que méprisent ou ignorent ces superbes rivaux. Et c'est pourquoi ils ont un mérite singulier à raconter aujourd'hui que la voix de leur raison, à remercier même, en ce jour anniversaire de son assumption, la Madone, la belle Sainte-Marie, Santa Maria Formosa, qui a fait le sacrifice de sa propre église afin que celle de l'Évangéliste fût épargnée.

Les amis de cœur de Venise sont naturellement bien heureux que la prévoyance du gouvernement italien ait sauvé le Vivarini, le Bassano, le Palma Giovane, et même le Sassoferrato, quoiqu'il y ait beaucoup d'autres Sassoferrato. Ils sont heureux de penser qu'après la guerre ils pourront aller voir ces tableaux ailleurs, si le cœur leur en dit ; mais ils ne jureraient point que leur cœur leur en dira.

C'est dans la nef et dans les chapelles de Santa Maria Formosa qu'ils voulaient voir le Palma, le Vivarini et le Bassano. Ils avaient tellement l'habitude de les y voir qu'ils ne leur prêtaient plus aucune attention. Ils ne regardaient pas davantage les fresques de Paolo Veronese ni les mosaïques du plafond, qu'ils ne verraient plus là ni ailleurs, car il n'en doit rien rester. Ils ne venaient pas à Santa Maria Formosa pour voir des mosaïques ou de la peinture.

Ils y venaient parce qu'ils étaient à peu près sûrs de n'y pas rencontrer de forestieri, mais, sur la place et dans l'église, une vraie foule vénitienne, nonchalante et lentement agitée, gaie sans éclats, un peu bavarde, sans avoir le verbe haut ; vieillards, « qui n'ont plus que peu de temps à vivre », selon la parole de Victor Hugo, et qui ne s'en soucient guère, en cette ville où, comme on se laisse vivre, on se laisse mourir ; ménagères au grand manéteau couleur de muraille, qui venaient s'agenouiller entre deux emplettes et faisaient leur prière tout en faisant leur marché ; enfants aux traits grossiers, aux yeux splendides ; et les petits jeunes gens, ces innombrables petits jeunes gens de Venise, décemment vêtus, sans luxe, non sans une certaine recherche d'élégance, qui ont tous l'air d'employés modèles qui n'auraient rien à faire, qu'à se promener du matin au soir, et de temps en temps traverser une église.

Les amis de cœur de Venise allaient aussi à Santa Maria Formosa parce qu'on y pouvait aller à pied. Le chemin était très facile. On ne courait aucun risque de se perdre. On n'avait qu'à suivre la Merceria, on tournait à droite, dans la direction de Zanipolo ; Santa Maria se

trouvait à mi-chemin. C'était le premier trajet qu'on leur eût enseigné à faire, jadis, quand ils étaient Vénitiens apprentis et qu'ils voulaient d'abord apprendre à se reconnaître parmi le dédale des ruelles et des ponts.

Car les amis de cœur de Venise sont de grands originaux, et je vais vous dire leur principale originalité : comme les Vénitiens de naissance, c'est toujours à pied qu'ils parcourent leur chère Venise. Ils ne veulent pas savoir ce que c'est qu'une gondole. Pour rien au monde ils ne se feraient photographier en gondole : ils laissent aux grosses dames boches ces erreurs. Ils ont fini par leur céder aussi les oiseaux de Saint-Marc, et, quand ils ont eu l'aisance de distribuer une poignée de maïs, ils la jettent à quelques pigeons pen au fail des usages, égarés alentour de la statue de Goldoni ou sur le solitaire Campo Bandiera e Moro.

Le soir, ils ne s'attardent guère sous les arcades des Procuraties. Ils s'en échappent par l'Ascensione, suivent la Focczaria, poussent jusqu'à cette grande place qui est derrière la théâtre de la Fenice, et, là, ils errent, ils rêvent, ou, s'ils ont la chance de trouver des parlottiers, ils font une joyeuse partie de barres dans la profonde obscurité.

Abel Hermant.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Broussiloff étant en bon train de conquérir la Galicie polonaise, l'Allemagne et l'Autriche — celle-ci évidemment sans enthousiasme — se préparent à proclamer « l'indépendance du royaume de Pologne ».*

*Evidemment, ce serait un joli cadeau à faire aux Polonais, si ce cadeau était sérieux. Mais ceux-ci doivent nourrir, j'imagine, quelque méfiance : ils se souviennent que ceux de leurs frères annexés depuis 1815 à l'Allemagne n'avaient même pas le droit de réciter leur catéchisme en polonais, et que la grande préoccupation du gouvernement allemand, jusqu'à ce jour, fut de les noyer, afin de les dénationaliser, dans une masse de colons amenés de Poméranie, de Westphalie ou du Brandebourg. Et, d'autre part, si l'Autriche ne venait de recevoir une forte pile, elle ne se résignerait pas à desserrer le lien par lequel elle s'est attaché les Galiciens : car les députés galiciens, siégeant à Vienne, lui servent, étant catholiques, à faire contrepoids aux députés opposants de Bohême qui sont protestants : elle était parvenue de la sorte à opposer les Slaves aux Slaves. Mais, pour le moment, ça n'empêche pas : le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne déclare qu'il traitera les habitants de la Pologne russe de « citoyens du Royaume polonais », et inscrit cette mention sur leurs passeports.*

*Cela signifie tout simplement qu'ils se réveilleront un beau jour incorporés dans les armées allemandes. Car on leur dira : « Nobles citoyens polonais, vous êtes indépendants, mais nos alliés : donc, il faut vous battre pour nous ! »*

*D'un autre côté, les Polonais songeront, pour se consoler, que la Russie ne peut moins faire pour eux que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. On se les arrache. Mais, pour le moment, ils sont bien malheureux.*

Pierre Mille.

L'Académie n'a qu'une parole. Elle ne procédera donc pas au remplacement des douze immortels décedés jusqu'à ce jour, avant que la guerre ne soit terminée et que la victoire, en chantant, ramène nos drapeaux.

Mais pourtant, on assurait hier, dans un noble salon parisien, où plus d'un académicien fréquente, que certains, parmi les vingt-huit — puisqu'on ne peut plus dire les quarante — prennent souci d'un état de choses qui, si le mauvais destin s'en mêlait un peu trop sérieusement, pourrait devenir extrêmement embarrassant.

— Si la paix n'est pas signée avant un an et demi, déclarait la maîtresse de maison, en écho à une opinion qu'elle disait tenir de la Coupole même, imaginez le nombre des... vacances parmi les hôtes des fauteuils.

— Il peut ne mourir personne, objecta un écrivain encore jeune, d'une voix, au reste, peu convaincue.

— Je le souhaite, mais c'est chanceux. Pressée de s'expliquer, la dame alarmiste finit par avouer que divers académiciens songeaient, en-

core qu'assez discrètement jusqu'à ce jour, à proposer le recrutement immédiat.

Ils y songent... Le feront-ils ?

\*\*\*

Il existe, dans un asile de fous assez rapproché de Paris, un malheureux aliéné dont l'infortune est immense. Il ne suffit pas à ce pauvre diable d'avoir perdu la raison : il faut encore, cas aussi curieux que cruel, qu'il la retrouve quelques heures, une ou deux fois par semaine, pour se souvenir des propos qu'il tint pendant ses crises de démence.

Et ces propos ne sont point de ceux dont un fou redevenu raisonnable peut rire : ils sont effrayables et particulièrement humiliants. Cet homme garde, en effet, mémoire — et il en reste honteux — de se prétendre Guillaume II lorsqu'il n'a plus « sa tête à lui ». Les proclamations qu'il adresse à son peuple, les hommages qu'il adresse d'égal à égal à son vieux dieu, le récit des voyages qu'il fait d'un front à l'autre front, tout se retrace dans son esprit quand il a la clairvoyance de son état. Bon Français, haïssant l'Allemagne, où il a vécu dans sa jeunesse, il se jure de changer de folie, si l'on peut dire. Et puis, la crise revient et le fou redevient empereur des Roches.

N'est-ce pas là une situation d'horrible superlatif, que n'eût pas osé inventer Edgar Poe, le plus épris de drames tragiques et hallucinants ?

\*\*\*

Une des influences les plus curieuses, non pas du bleu dans les arts, comme disait Murger, mais de la guerre dans le monde des peintres, aura été le retour à la peinture de tout petit format, et conséquemment la réapparition du minuscule paysage signolé et de la scène de genre qui peut tenir sur un mouchoir de poche.

Quel rapport, direz-vous, entre ceci et cela ? C'est bien simple. Les événements ont fait tout renchérir, et la couleur comme tout le reste. Un tube de bleu outremer coûte aujourd'hui cent sous, et le reste à l'avenant. Il se comprend qu'à ces prix-là on hésite à broser des toiles de grande dimension. Désespérés de la cherté de l'arc-en-ciel, les peintres — beaucoup de peintres — qui faisaient des tableaux énormes se sont reconnus, par force de raison, très habiles à peindre dans le creux de leur main.

Les petits panneaux ont reparu dans les ateliers. Cela coûte bien moins cher et d'énragés gâcheurs de couleurs qui travaillaient à larges broches et à pleine pâte économisent et frottent gentiment leur toile avec un minimum de matière. Cela n'en fait pas plus mal, au contraire.

Nous verrons donc, au Salon de 1917, des tableaux et des tableautins encore. Et comme ils sont beaucoup moins encombrants que les autres on en pourra mettre davantage.

Voilà qui nous promet bien du plaisir.

\*\*\*

On est un peu à court de divertissements dans les châteaux et maisons de plaisance où l'été a chassé les Parisiens. Au reste, « divertissements » ne rime point avec « guerre » ; il est vrai qu'« ennui » ne rime pas davantage. Alors, une mode charmante se propage de vieux domaine en vieux domaine, à travers les champs : c'est celle du thé-confiture. Les dames convient leurs amies à faire des confitures.

Allumer un feu de branches, couper les fruits dans le chaudron de cuivre rouge, sucrer, remuer, goûter, devient le plus neuf — et le plus utile des amusements pour nos zélées Parisiennes. Il y a bien quelques querelles entre les belles faiseuses de confitures et les vieilles servantes, qui prétendent « leur montrer » ; mais une trop profonde atmosphère de paix ne conviendrait pas à notre époque. Quant aux bagues perdues un peu étourdiment dans la confiture de groseille ou d'abricot qui écume dans la bassine, ne nous en inquiétons pas. Semblable mésaventure n'est-elle point arrivée à la Peau-d'Ane de Perrault ?

Aujourd'hui, ce ne sera point le mièvre Prince-Charmant, mais un superbe poilu qui, dans un pot de confiture, trouvera cette baguette, et la rapportera.

\*\*\*

Hé ! bien sûr, Sherlock Holmes a existé ! Sherlock Holmes, *private inquiry agent*, policier privé, avait son bureau Sherwood street (Piccadilly-Circus), en plein centre de Londres. Il faisait de superbes affaires. Enquêtes sur mariages, divorces, employés infidèles, fils prodiges, testaments introuvables. La guerre éclate, Sherlock Holmes disparaît subitement. On a su depuis (on sait tout, à la longue, et la guerre s'allonge pour nous laisser le temps de tout savoir) que Sherlock Holmes s'appelait Herr Marshall, ne fut jamais britannique et qu'il appartenait au Secret service... Ça, c'est le sujet d'une nouvelle série pour Conan Doyle.

Le Veilleur.



CROQUIS

# LES "CIPAUX"

Je connais des gens atrabilaires. Ils sont loin du danger, à l'arrière, à l'abri, mais, malgré leur sécurité, ils ne se sentent point heureux. Je les crois secrètement humiliés de ne point connaître, au sens littéral du mot, « l'état de guerre », et tout le jour ils se lamentent :

— C'est une honte, disent-ils ! Qui pourrait croire, en voyant le mouvement de la rue de Paris, qui pourrait croire que l'on se bat à quatre-vingts kilomètres !

Et je ne serais pas étonné que ce fût pour répondre à ces critiques amères que l'autorité militaire ait cru bon de placer dans la capitale ces gardes municipaux que l'Europe nous envie.

Si, pour un instant, en voyant l'élégance des femmes, nous oublions la tristesse des minutes que nous vivons, la haute silhouette des bons « cipaux » nous rappelle brusquement les affaires de la lutte. Ils sont un peu pour nous comme les gendarmes de la zone des armées et, en les voyant au loin deviser gravement, nous sentons bien qu'il y a tout de même quelque chose de changé... C'est la guerre !

Mais que peuvent-ils se dire ? Car toujours deux à deux, sans se quitter jamais, ils se parlent. Ah ! comme j'aimerais écouter la conversation de ces hommes ! Comme j'aimerais entendre toutes les opinions qu'ils doivent émettre sur toutes les passionnantes questions qui nous intéressent aujourd'hui ! Tour à tour, j'imagine, leur entretien doit effleurer la politique et les arts, la stratégie et la littérature. Ils doivent critiquer le film du cinéma où ils étaient de service la veille ou bien, ne s'intéressant qu'à l'incessant défilé qui passe sous leurs yeux, trouvent-ils assez de sujets philosophiques dans les faits de la rue qui, constamment, se renouvellent.

... Mais mon ami Jim n'a point les mêmes goûts que moi. Il ne sait pas apprécier ces gardiens de la guerre à leur juste valeur et, loin de s'intéresser à leur vie, dès qu'il entrevoit leur gracieux uniforme, il s'éloigne prudemment. N'aurait-il donc point la conscience tranquille ? Si, mais mon ami Jim est un « auxiliaire » et, comme il me le confiait lui-même, il ne peut jamais savoir s'il n'est point susceptible de goûter pour de longues heures la solitude néfaste d'un cachot militaire.

J'ai été longtemps persuadé que mon ami exagérât. Mais, soucieux de me convaincre, il me confia, l'autre jour, à sortir avec lui. « Simple histoire, me dit-il, de te faire mieux connaître tout le poids de ma servitude. » Et nous décidâmes d'arpenter de compagnie quelque élégante avenue.

Mon ami Jim a été à la guerre. Il en est revenu perclus de rhumatismes, ce qui le dispense de retourner au front. Et, pour se protéger d'un orage menaçant, il eut prudence de prendre sa capote. Mais, à peine avions-nous arpenté vingt-cinq mètres au sortir de chez lui, que deux « cipaux » nous abordèrent.

— Militaire, lui demanda l'un d'eux avec une tendre sollicitude, vous ignorez peut-être que nous sommes en été ; je tiens à vous en prévenir... Vous n'avez plus le droit de sortir en capote... Je ne vous dirai rien pour cette fois...

Et il nous laissa continuer notre route, tandis que, tout discipliné, mon ami enleva son manteau que, bravement, il porta sur son bras.

— Militaire ! vous devriez savoir que vous n'avez le droit de sortir qu'en capote strictement boutonnée... C'était un autre « cipal » qui, quelques pas plus loin, vint nous arrêter de nouveau...

Il serait trop fastidieux de conter tout au long dans ces lignes les arrêts que nous imposèrent mes amis les « cipaux ». Je me contente de noter que Jim se vit refuser le droit d'entrer dans un café parce que — bien qu'en permission régulière — il était caserné à Paris même. Il se vit appréhendé parce que, oubliant qu'on était en plein air, il commençait à bourrer sa pipe (car chacun sait que les soldats n'ont le droit de fumer leur bouffarde qu'enfermés entre quatre murs qu'ils empestent). Je passe sous silence l'intérêt avec lequel il se vit demander s'il était bien possesseur d'une carte lui donnant le droit de déjeuner en ville puis, plus loin, s'il avait bien également sur lui la carte lui conférant l'autorisation de coucher dans son lit. Mais la plus ébaude alerte fut pour nous vers le milieu de l'après-midi. Les journaux dits « du soir » venaient de paraître et, anxieux de connaître les nouvelles, nous nous précipitâmes sur un kiosque. Puis, sans penser à mal, ouvrant largement notre feuille encore humide d'encre, nos yeux se portèrent sur le communiqué. Mais nous n'eûmes pas le temps d'en lire la première ligne :

— Militaire, murmura doucement un municipal arrivé derrière mon ami Jim, militaire ! Je devrais prendre votre nom et vous signaler sans délai... Il est formellement interdit de lire le journal dans la rue...

Du coup c'en était trop. Mon camarade hêla un chauffeur et, tandis que dans le taxi il m'expliquait que, d'un coup de sifflet, le « cipal » avait encore le droit de faire arrêter sa voiture pour lui demander s'il était en règle avec la loi Dalbiez, il ajouta d'un air moqueur :

— Et tu crois qu'ils ont encore le temps de se parler !

Emmanuel Sheridan.

## LA SITUATION MILITAIRE

# Les Anglais progressent sur Thiepval Les Russes s'établissent sur la Zlota Lipa

Sur la Somme, nous avons mis à profit les loisirs que nous laisse l'ennemi. L'action de notre artillerie s'est étendue, au sud, jusqu'à la région de Lihons. Au nord, elle a suivi le progrès de notre infanterie et pris sous son feu les lignes sur lesquelles l'ennemi s'est replié entre Maurepas et Cléry.

Après avoir repris quelques éléments de tranchées qu'ils avaient perdus au nord-ouest de Pozieres, les Anglais ont élargi leur position jusqu'aux abords de la ferme du Mouquet, dont l'ennemi a fait une véritable forteresse en avant de Thiepval.

Devant Verdun, nous avons notablement amélioré nos positions à l'est de Fleury, en supprimant le rentrant qui formait notre ligne vers le carrefour de la chapelle Sainte-Rime, et un essai de contre-attaque a été arrêté par nos tirs de barrage.

Les Russes ont continué leur marche en Galicie et pris possession sur plusieurs points de la ligne de la Zlota Lipa. Ils avaient déjà franchi cette rivière vers son confluent avec le Dniester et poussé, à l'ouest de ce confluent, jusqu'à Mariampol. Ils sont maîtres maintenant de toute la rive droite de la Zlota Lipa jusqu'à Toustobaba, au nord-ouest de Monastyrjiska. Après quoi leur ligne revient vers l'est et regagne, devant Podhazitze, le Koropetz. Mais, plus au nord, des éléments venus de Kozlov ont poussé jusqu'à la rivière Tzeniouvé, affluent de gauche de la Zlota Lipa, et jusqu'à la Zlota Lipa elle-même, sans doute dans la région de Brzezany. C'est la manœuvre des deux ailes qui continue, avec un succès tel que dès maintenant la ligne de la Zlota Lipa, entamée à ses deux extrémités, devient intenable pour l'armée allemande. Reste celle de la Guila Lipa, qui prolonge à peu près exactement celle du Bug. C'est sur ces positions que se fera sans doute la dernière résistance de l'ennemi devant Lemberg, si les Russes lui laissent le temps de s'y reformer.

On ne peut s'empêcher de mêler quelque envie à l'admiration que nous inspire l'avance victorieuse de nos alliés, si on la compare aux progrès non moins certains, mais mesurés et longuement préparés, de notre offensive. Mais la situation n'est pas la même. Non seulement les Allemands ont maintenu leurs plus gros effectifs sur notre front, mais ils y ont multiplié les lignes de défense, à tel point que l'enlèvement successif de ces lignes leur laisse toujours le temps d'en établir d'autres en arrière, ou plutôt d'achever celles qu'avec prévoyance ils y avaient déjà amorcées. Il n'en est pas de même sur le front oriental, à cause de l'étendue de ce front, de la nature du terrain qui, en beaucoup d'endroits, est trop marécageux pour qu'on y creuse des abris profonds, enfin à cause de l'opinion fautive qu'ils s'étaient formée sur les ressources de l'armée russe. Ils la croyaient incapable de prendre l'offensive, faute d'hommes, faute d'armes, faute de chefs. L'armée russe a

des soldats en abondance, des munitions en suffisance, et ses généraux viennent d'exécuter la manœuvre la plus habile qu'on ait vue en cette guerre depuis la bataille de la Marne.

Notre rôle consiste à retenir le gros des forces ennemies pendant que les mouvements se font sur d'autres parties du front. Non seulement à les retenir, mais à les user par une pres-



sion constante. Les conséquences de notre action apparaissent moins au point où elle s'exerce que dans les régions éloignées. Nous sommes le pivot de la manœuvre.

Les manœuvres de Napoléon se faisaient sur un espace de quelques kilomètres. En 1870, les batailles les plus étendues, comme celles qui se sont livrées devant Metz, ne dépassaient pas une vingtaine de kilomètres. Autour de Munkden, la manœuvre japonaise se développait sur un circuit de cent kilomètres. Aujourd'hui, le front de bataille atteint près de trois mille kilomètres, et toutes les parties de ce front, grâce à l'étroite collaboration de nos armées, sont devenues solidaires.

Jean Villars.

## Ce Hongrois n'était pas assez Prussien



BARON BURIAN

Ministre des Affaires étrangères du cabinet austro-hongrois, qui serait remplacé par le comte Andrassy, dont nous avons publié la photographie il y a quelques jours

(Voir l'article page 4.)  
Ayuntamiento de Madrid

## La progression russe vers Lemberg

PÉTROGRAD, 14 août. — Communiqué du soi du grand état-major :

Dans la région du Sereth, nos éléments se sont avancés avec succès.

En même temps un de nos vaillants régiments, ayant franchi à gué la rivière Loukh, affluent du Sereth, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, a délogé l'adversaire d'une série de tranchées.

Vers 7 heures du matin, un de nos aviateurs, le capitaine de cosaques Tyatschef, ayant remarqué un avion ennemi, s'est élevé avec le lieutenant Krizoskolé comme observateur sur un appareil de bombardement et, ayant rejoint l'avion ennemi, l'a attaqué à deux reprises, tirant contre lui avec sa mitrailleuse. L'avion ennemi a été endommagé et obligé d'atterrir. Nous avons fait prisonniers le pilote et l'observateur et capturé leur appareil.

Sur le front de la Zlota-Lipa, nos troupes, délogeant l'adversaire, se sont approchées de la rivière Tseniouvé, affluent de la Zlota-Lipa, et, sur certains points, ont passé sur la rive occidentale.

L'offensive vers le nord-ouest du Dniester continue.

Dans cette région, après un combat acharné, nous nous sommes emparés du village de Tous-



tababa, qui était entouré de rangées ininterrompues de tranchées, avec de nombreux boyaux de communication, d'où l'adversaire accueillait l'offensive de nos éléments par le feu de mitrailleuses le plus intense.

Le 13 août, lorsque nous nous sommes emparés de la bourgade de Zborof, sur la Strypa, s'est distinguée une compagnie de cyclistes belges, qui accompagnait ses auto-canon blindés et qui a contribué à la prise de la bourgade par nos éléments.

Les ouvrages de la ville de Monasterzyska, dont nous nous sommes emparés le 11 août, étaient particulièrement puissants, comprenant cinq lignes de tranchées et de nombreux boyaux et ravins. L'installation et les dimensions de ces ouvrages permettent de supposer que ces ouvrages étaient construits non pour des mitrailleuses, mais pour des fusils automatiques, avec trois embrasures de chaque côté.

**L'étendue du recul de l'armée de Bothmer**

LONDRES, 15 août. — On mande de Pétersbourg au Daily Telegraph :

« Depuis le début de la guerre, aucune opération militaire ne produisit un si grand changement de front que le mouvement combiné des armées Sakharoff, Tcherbatcheff et Letchisky.

« Pendant les dernières vingt-quatre heures de cette manœuvre, qui est un réel chef-d'œuvre, l'ennemi a été forcé de reculer de 16 à 25 kilomètres sur presque tous les points de la ligne qui s'étend, sur 270 kilomètres, entre Brestetshko et Delatyn.

« A partir de Brestetshko, le front austro-allemand actuel suit la rive gauche du Styr jusqu'à Stanislavhik; de là il passe à Olesko, puis tourne dans la direction du sud-est, et, coupant à Zboroff la ligne de chemin de fer de Tarnopol à Lemberg, se reporte de nouveau en arrière dans la direction de l'ouest vers Brzezany.

« Sur une distance de 35 kilomètres, il suit alors la vallée de la Zlota-Lipa. Quittant cette rivière, en formant presque un angle droit, il traverse le Dniester près de Yesupol, et, s'inclinant vers le sud-ouest, traverse Zolotvina avant de perdre son caractère déterminé dans la solitude boisée des pics carpathiens.

« Toute cette ligne peut être regardée comme un front absolument mobile. »

**La chute de Galitch est imminente**

PÉTERSBOURG, 15 août. — Les critiques militaires russes remarquent que la prise de Stanislaw et de Mariampol découvre la position de Galitch.

« C'est là un fait, écrit le Rietch, qui a une énorme importance au point de vue stratégique et qui contribue à démoraliser l'ennemi. La chute de Galitch peut être considérée comme imminente. (Radio.)

## La Suède fait respecter sa neutralité

**Un de ses croiseurs coule un sous-marin allemand**

COPENHAGUE, 15 août. — On se rappelle que, il y a quelques jours, le gouvernement suédois avait ordonné aux batteries de côte et aux navires patrouilleurs de tirer sans avertissement sur tous les vaisseaux de guerre étrangers entrant dans les eaux suédoises.

D'après le Dagbladet Nyheter, un sous-marin allemand aurait, en exécution de ces ordres, été coulé, jeudi dernier, par un croiseur suédois dans le Skager-Rak. (Radio.)

**Plusieurs navires norvégiens et suédois coulés**

LONDRES, 15 août. — On mande de Copenhague aux journaux que la barque norvégienne Inverdrut, portant une cargaison de bois, a été torpillée.

Le schooner norvégien Sirius a été contraint de jeter par-dessus bord une cargaison semblable. Le vapeur suédois Pepita a été incendié, dans la mer du Nord, par un sous-marin allemand. L'équipage a été débarqué dans le Sunderland.

**Nouvelles protestations des nations scandinaves.**

STOCKHOLM, 15 août. — On sait que des changements ont été récemment apportés dans les règles allemandes de contrebande.

Les gouvernements suédois, danois et norvégiens estiment que ces changements, à plusieurs égards, ne sont point conformes aux principes reconnus par le droit des gens; aussi se réservent-ils de présenter par leurs représentants à Berlin des demandes auxquelles les dits changements ne pourront s'appliquer.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 15 Août (744<sup>e</sup> jour de la guerre.)

15 HEURES.

**SUR LE FRONT DE LA SOMME, grande activité de notre artillerie dans quelques secteurs au nord de la rivière, ainsi que sur les régions AU SUD DE BELLOY, ESTREES, ET AU NORD DE LIHONS.**

**AU SUD DE BELLOY, une reconnaissance allemande a été dispersée à coups de fusil.**

**AU NORD DE L'AISE, un détachement ennemi a pénétré, après un vif bombardement, dans un petit saillant de nos lignes au NORD-OUEST DE REAULNE.**

**Il en a été chassé par notre contre-attaque immédiate.**

**SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, une série d'actions de détail brillamment menées par nos grenadiers AU NORD DE LA CHAPELLE-SAINTE-FINE nous ont permis d'enlever des éléments de tranchées allemandes sur un front de 300 mètres et une profondeur de 100 mètres environ.**

**L'ennemi ayant tenté de réagir, sa contre-attaque a été brisée par nos tirs de barrage.**

**Le bombardement reste assez violent dans les secteurs de FLEURY ET DE VAUX-CHAPITRE.**

**Partout ailleurs, nuit calme.**

23 HEURES.

**En dehors d'une canonnade assez vive AU SUD DE LA SOMME et SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.**

## Les communiqués britanniques

14 HEURES.

**A la suite d'engagements secondaires AU NORD-OUEST DE POZIERES, au cours des deux derniers jours, nous avons réoccupé la presque totalité des tranchées où l'ennemi s'était établi le 15 au matin. Nous avons également pénétré dans les tranchées allemandes près de LA FERME DU MOUQUET et y avons fait 11 prisonniers.**

**Deux petits détachements, qui tentaient un coup de main sur notre flanc droit, ont été repoussés avec pertes.**

**AU NORD-OUEST D'HULLUCH, l'ennemi a fait exploser une mine dont nous avons occupé le cratère.**

**Un coup de main simulé par nous, AU SUD D'ARMENTIERES, a provoqué, la nuit dernière, dans les lignes allemandes, un certain désordre que notre artillerie a mis largement à profit.**

21 HEURES 10.

**On ne signale aujourd'hui que l'activité ordinaire des deux artilleries dans différents secteurs du front britannique.**

**La situation générale n'a pas subi de changements notables, et il ne s'est produit d'événements importants sur aucun point.**

## Le blocus des côtes belges

AMSTERDAM, 15 août. — On télégraphie de la frontière belgo-hollandaise au Telegraaf :

« Sur mer, la situation est toujours très mouvementée.

« Très souvent, tant la nuit que le jour, on entend de courtes mais violentes canonnades, ce qui indique de fréquentes rencontres entre des torpilleurs ennemis.

« Des pêcheurs rapportent, d'ailleurs, que des combats nombreux sont livrés près de la côte belge. Les Anglais semblent avoir l'intention de ne plus laisser tant de liberté de mouvements aux Allemands. »

## Les Communes décident de prolonger leur mandat

LONDRES, 15 août. — Hier, après le discours de M. Asquith, la Chambre adopta, en première lecture, le bill du Parlement.

Ayuntamiento de Madrid

## Le comte Andrassy est-il déjà ministre?

**L'Allemagne et la Hongrie s'entendent aux dépens de l'Autriche**

Le bruit a couru hier que le baron Burian avait donné sa démission et que le comte Andrassy lui succéderait comme ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. Cette nouvelle n'a pas encore reçu de confirmation positive. Mais elle est tellement conforme à la situation, qu'on peut considérer qu'elle anticipe à peine sur le fait accompli. Les Munchner Neueste Nachrichten, ordinairement bien renseignées sur les choses autrichiennes, écrivaient ces jours derniers, à propos des allées et venues qui ont eu lieu entre Berlin, Vienne et Budapest, « qu'on ne tarderait pas à avoir des éclaircissements à ce sujet. » Nous croyons aussi que, d'ici peu, l'on verra clair dans l'opération politique qui est en voie de se conclure entre l'Allemagne et la Hongrie aux dépens de l'Autriche.

Trois éléments sont à la base de tous les mouvements et de toutes les intrigues qui se remarquent dans la politique allemande et dans la politique hongroise, tandis que la politique autrichienne proprement dite semble de plus en plus passive. Le premier de ces éléments, le plus grave, c'est la menace qui pèse, au sud et au nord, du côté italien et du côté russe, sur la double monarchie. L'Autriche-Hongrie est ébranlée. Qu'elle vienne à fléchir et à succomber, c'en sera fait de l'Allemagne. Devant ce commun danger, les deux alliés se rapprochent, ils s'arc-boutent pour offrir plus de résistance. C'est en Hongrie que s'est trouvé, dès l'origine, en même temps qu'à Berlin, l'esprit le plus belliqueux, la volonté la plus ardente. La responsabilité du comte Tisza dans la guerre est aussi lourde que celle de Guillaume II. Il est donc naturel que leur complicité se retrouve aux heures du péril. La Hongrie, qui a joué son avenir dans cette partie contre le slavisme, ne peut plus l'abandonner sans tout perdre. Déjà elle est devenue, dans l'empire austro-hongrois, le principe directeur. Elle impose ses idées, ses décisions et ses hommes à Vienne. L'entente toujours plus intime avec Berlin, c'est-à-dire la sujétion toujours étroite à l'Allemagne, est le seul moyen que les Hongrois aperçoivent pour assurer leur salut.

Le baron Burian était déjà un Hongrois, — mais un Hongrois qui était, sans doute, encore trop porté à réserver l'indépendance de l'Empire à l'égard de l'Allemagne, puisqu'il s'agit de le remplacer par un Andrassy, c'est-à-dire par le représentant traditionnel, par le véritable porte-drapeau de l'alliance germanique. L'entrée en scène de comte Andrassy rappellera au vieil empereur François-Joseph les jours tragiques de la révolution hongroise, la Russie sauvant sa couronne. Telles sont les lois inexorables de l'histoire. Un autre Andrassy vient lui imposer, avec le joug hongrois, le joug prussien, tandis que les armées d'un autre empereur de Russie battent les siennes. Quelle revanche pour l'Andrassy de 1849 !

Le second point qui apparaît comme déterminant pour l'accentuation de cette politique et de cette mainmise allemande sur la double monarchie par l'intermédiaire hongrois, c'est la possibilité d'une intervention roumaine. Que cette intervention soit crainte à Budapest, il n'en faut pas douter. Les récentes déclarations de personnalités telles que le comte Khuen-Hedervari, le comte Zichy, le comte Apponyi montrent que, tout en jouant les tranchées-montagnes, les hommes politiques hongrois sont inquiets. Pour intimider la Roumanie, ils estiment indispensable de pouvoir agiter l'épouvantail allemand.

Et, en troisième lieu, reste la Pologne. La Pologne est toujours au fond des problèmes politiques de l'Europe centrale et orientale. Nous avons dit déjà que l'Allemagne préparait quelque chose de ce côté-là, qu'il fallait s'attendre à une théâtrale manifestation dans l'avenir le plus prochain. Il est probable que le 18 août, anniversaire de l'empereur François-Joseph, sera le jour choisi pour la proclamation de « l'indépendance » de la Pologne. L'hommage de son anniversaire sera d'ailleurs le seul bénéfice que le vieux souverain tirera de l'affaire et jamais, dans sa carrière féconde en désastres, il n'en aura fait de plus mauvaise. Cette Pologne, « autonome », mais rattachée à l'Etat allemand, que va former Guillaume II, elle échappera en effet, elle échappe déjà complètement à l'Etat autrichien. Comme dans l'affaire des Duchés, le Hohenzollern dupe ici le Habsbourg.

Il se pourrait d'ailleurs que le départ du baron Burian fût en rapport avec la question polonaise. Il se pourrait qu'il eût fallu un plus souple exécutif des œuvres de Guillaume II et que le comte Andrassy prit le pouvoir pour contre-signer cette dépossession de l'Empire autrichien. Quand le comte Andrassy sera au Ballplatz, quand sa nomination sera confirmée, on pourra dire qu'une nouvelle chaîne rive l'Etat austro-hongrois à l'Empire allemand et que, à tous les égards, l'Autriche s'est condamnée à une véritable mort civile.

Jacques Bainville.

**EVIAN SAISON CACHAT**  
de Mai à Octobre  
Hotels : Royal, Solitude, Ermitage



## DERNIÈRE HEURE

## L'OFFENSIVE RUSSE

Nouveaux succès dans la région  
de la Strypa et sur la Zlota-Lipa.

PÉTROGRAD, 15 août (Communiqué de l'après-midi du grand état-major) :

Un albatros allemand a survolé la ville de Neivije; le capitaine Krouten, qui, la veille, avait détruit un avion allemand, a attaqué celui-ci sur son Nieuport et, en quelques minutes, l'a forcé à atterrir près de la ville. Le pilote, blessé, et son observateur ont été capturés.

Notre offensive vers l'ouest, dans la région basse de la Strypa, continue. L'avance de nos troupes sur les rivières Zolotaia-Lipa et Bistriza-Solotvinskaja continue avec succès.

## FRONT DU CAUCASE

Près de la ville de Sakkiz, notre offensive a abouti à la prise de la position turque puissamment fortifiée. L'ennemi, talonné par la cavalerie, se hâte de se retirer vers le sud.

## MER BALTIQUE

Le matin du 15 août, deux de nos aviateurs, le lieutenant Deterikhs et le sous-lieutenant Prokofim, ont exécuté sur deux avions une attaque près du lac Agrera, en Courlande. Malgré le feu des batteries et une contre-attaque exécutée par sept avions allemands, nos aviateurs ont abattu un appareil ennemi et en ont forcé deux autres à atterrir. Dans cette opération, qui a duré une heure, ils ont jeté avec succès plusieurs bombes sur les hangars ennemis. Nos deux aviateurs sont rentrés indemnes à leur base.

Les Russes se rendent maîtres du défilé  
de Jablonitz.

PÉTROGRAD, 15 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

## FRONT OCCIDENTAL

Sur la rivière Zlota-Lipa, le passage de nos troupes continue sous le feu de l'adversaire qui, en plusieurs points, entrave la construction des ponts, dirigeant contre nos troupes le feu de la grosse artillerie et des mitrailleuses. Ici, nous avons capturé 7 officiers et 113 soldats et avons pris 3 mitrailleuses.

A l'embouchure du Pruth, dans les Carpathes boisées, l'adversaire, sous notre poussée, a évacué Jablonitz, que nous avons occupée.

À sud de ce point, nous avons occupé le nouveau Verekahta Arvgelouz, sur le Pruth, où nous avons fait prisonniers 32 officiers et 1,006 soldats. Notre infanterie continue.

## L'état-major autrichien

voulait se replier sur le Bug, sans combats

PÉTROGRAD, 15 août. — Les officiers autrichiens prisonniers ont avoué que leur haut commandement se proposait de se replier sans combats jusqu'à la ligne du Bug, mais le maréchal de Hindenburg ayant destitué les chefs autrichiens pour les remplacer par des généraux allemands, les armées autrichiennes ont dû passer à une résistance acharnée.

Les Allemands, voulant entraver la retraite presque irrésistible des Autrichiens, ont infiltré dans tous leurs corps d'importants éléments allemands avec des sections de mitrailleuses dont un grand nombre ont été prélevées sur le front de Verdun, de Belgique et sur le front nord de la Russie.

D'après les derniers renseignements, les Allemands forment une armée spéciale dite des Carpathes, qu'ils destinent à opérer en Bukovine.

## Le kaiser est parti pour le front oriental

AMSTERDAM, 15 août. — Selon un télégramme officiel de Berlin, le kaiser est parti pour le front oriental.

Après avoir passé plusieurs jours sur le front ouest, le kaiser a également séjourné quelque temps avec un groupe d'armées commandé par le kronprinz, avec lequel il a visité diverses unités derrière le front.

Une affaire de contrebande  
découverte à temps

LA HAYE, 15 août. — Grâce à la vigilance des inspecteurs du trust néerlandais d'entre-mer, on vient d'empêcher l'exportation frauduleuse de 100.000 kilogrammes de margarine, de Rotterdam en Allemagne.

L'auteur du faux permis d'exportation a été arrêté.

## L'OFFENSIVE ITALIENNE

Des retranchements autrichiens  
sur le Carso sont enlevés d'assaut.

ROME, 15 août. — Commandement suprême :

Sur le Carso, nos vaillantes troupes du 11<sup>e</sup> corps d'armée ayant repoussé pendant la nuit de violentes contre-attaques, ont attaqué hier les lignes ennemies à l'ouest de Grado et de Racinka et ont pris d'assaut de nombreux retranchements. Elles ont fait 1,419 prisonniers, dont 31 officiers.

Dans la zone des hauteurs, à l'est de Gorizia, après une lutte tenace, nous avons conquis d'autres retranchements ennemis et y avons fait 220 prisonniers, dont 5 officiers.

Le long du reste du front, l'ennemi a tenté ses habituelles attaques démonstratives contre nos positions du mont Piana (vallée de Rienz), de l'Alta Porcine, du Rio Felizon (Boite), du mont Colombara (plateau d'Asiago), du Monte Cimone et du mont Seluggio (zone Asiago-Posina). Il a été partout repoussé avec des pertes sensibles.

Des avions ennemis ont lancé la nuit dernière des bombes sur Monfalcone, Ronchi, San Canziano et Pieris. Il n'y a ni victimes ni dégâts.

## Un raid efficace d'aviateurs italiens et français

ROME, 15 août. — Des escadrilles italiennes d'hydravions, accompagnées d'hydravions et d'avions français, ont exécuté ce matin, avec succès, un bombardement des chantiers du gouvernement et les hangars de Muggia, près de Trieste. Les avions italiens et français ont provoqué dans cette zone industrielle de nombreux et importants incendies.

Les appareils français de chasse ont soutenu un combat aérien et ont repoussé des hydravions ennemis.

Tous sont rentrés indemnes, sauf un hydravion français, qui a été abattu.

Les pourparlers germano-suisses  
repréndront demain

ZÜRICH, 15 août. — La Nouvelle Gazette de Zurich apprend que les négociations de la Suisse avec l'Allemagne commenceront jeudi prochain. Le Conseil fédéral a désigné comme négociateurs les conseillers nationaux docteur Alfred Frey et Schmidlin, ainsi que le docteur Kaeppli, le chef du département agricole au département économique.

En attendant, l'Allemagne restreint ses envois  
de charbon

GENÈVE, 15 août. — Une dépêche de Bâle au Vaterland annonce que, depuis mercredi, les envois de charbons allemands en Suisse sont considérablement réduits.

Il faudra que le peuple danois  
ratifie la vente des Antilles

COPENHAGUE, 15 août. — Hier a pris fin, au Folketing, la discussion relative à la vente des Antilles danoises aux États-Unis.

Au moment du vote, le président du Conseil a fait la déclaration suivante :

« Si la majorité estime que le pays doit être appelé à se prononcer sur l'opportunité de l'acte que nous avons accompli, nous sommes prêts à procéder à une consultation populaire. Ce ne serait qu'après et au cas où un parti quelconque le demanderait que l'on pourrait décider la dissolution de la Chambre et fixer la date des nouvelles élections. »

Par 64 voix contre 44 le Folketing a approuvé le principe de la vente, en indiquant que ce vote devait être sanctionné par une consultation populaire. (Radio.)

## LA RÉVOLTE EN CHINE

Canton assiégé par les rebelles

SHANGHAI, 15 août. — Depuis le 29 juillet, de sanglants combats se livrent autour de Canton.

La ville assiégée est défendue par le général Long, que le gouvernement de Pékin a maintenu comme gouverneur par intérim. Ses troupes ont réussi, jusqu'ici, à repousser les rebelles, mais ont subi de fortes pertes.

Les rebelles tiennent la gare de Kishin-Tung, sur la rive sud de la rivière, en face de la ville de Canton.

L'Angleterre ne craint pas  
d'être à court de munitions

## DES CHIFFRES ÉLOQUENTS

LONDRES, 15 août. — A la Chambre des Communes, M. Montagu, ministre des Munitions, passant en revue l'activité de son ministère, déclare que la production d'obus a augmenté tellement que les comparaisons avec l'année 1914 sont devenues inutiles; mais en prenant comme base de comparaison l'année 1915, la production en obus pour canons de campagne pour 1915-1916 était six fois et demie plus grande que la production de l'année précédente.

La construction des obusiers a été huit fois plus grande que pendant l'année 1914-1915, et dans la dernière semaine de juin vingt-sept fois plus grande.

« Actuellement, nous fabriquons dans un mois deux fois autant de canons lourds que nous en possédions au commencement de la guerre. »

« La production hebdomadaire des mitrailleuses pour l'armée de campagne est seize fois plus grande depuis la création du ministère des Munitions. »

« La production hebdomadaire des explosifs est soixante-six fois plus grande qu'au commencement de l'année 1914-1915. »

Le ministre fait ressortir la grande quantité de munitions et de canons que la Grande-Bretagne envoie à ses alliés. Il ajoute :

« Des journalistes allemands avaient déclaré que notre dépense en munitions, au cours de l'offensive actuelle, avait fait un trou irréparable dans nos réserves. »

« Il est vrai que les munitions dépensées en mois dernier étaient plus du double de ce que nous avions cru qu'il serait suffisant il y a huit mois. Le bombardement préliminaire de la semaine qui a précédé l'offensive a consommé plus du total des munitions fabriquées pendant les premiers onze mois de la guerre et la totalité des munitions pour l'artillerie lourde produites pendant la même période n'aurait pas suffi à approvisionner le bombardement pour une seule journée. »

« Mais la production de nos usines, semaine par semaine, couvre notre consommation, et si les travailleurs et les patrons continuent à remplir leur rôle aussi noblement qu'ils le font aujourd'hui, il n'y aura aucune crainte que l'offensive actuelle soit prématurément terminée par le manque de munitions. »

« 45.000 soldats ont été rappelés pour travailler dans les fabriques de munitions. L'année dernière, 635.000 personnes travaillaient aux munitions. Il y en a actuellement 2.250.000, dont 400.000 femmes. »

## LA GUERRE SOUS-MARINE

Il est prouvé que l'Allemagne  
a violé ses engagements

LONDRES, 15 août. — Répondant, à la Chambre des Lords, à une question de lord Sydenham, qui lui demandait si les commandants des sous-marins allemands se conformaient à la déclaration faite en mai au gouvernement des États-Unis au sujet de la destruction des navires sans avertissement, et si les sous-marins allemands étaient liés par cette déclaration, lord Greve a répondu :

« Le gouvernement anglais a appris que quatre navires britanniques et trois neutres ont été coulés par des sous-marins, très certainement tous allemands, et cela depuis les assurances données au gouvernement des États-Unis. »

« Un autre vaisseau neutre a été attaqué par des torpilles sans avertissement. La destruction de ces navires a entraîné la mort d'au moins 40 personnes; il est impossible de ne pas conclure que dans ces sept cas, il y a eu violation caractérisée de l'engagement pris par le gouvernement allemand. »

Lord Greve n'a pas insisté sur les cas nombreux dont la preuve matérielle n'a pu être faite.

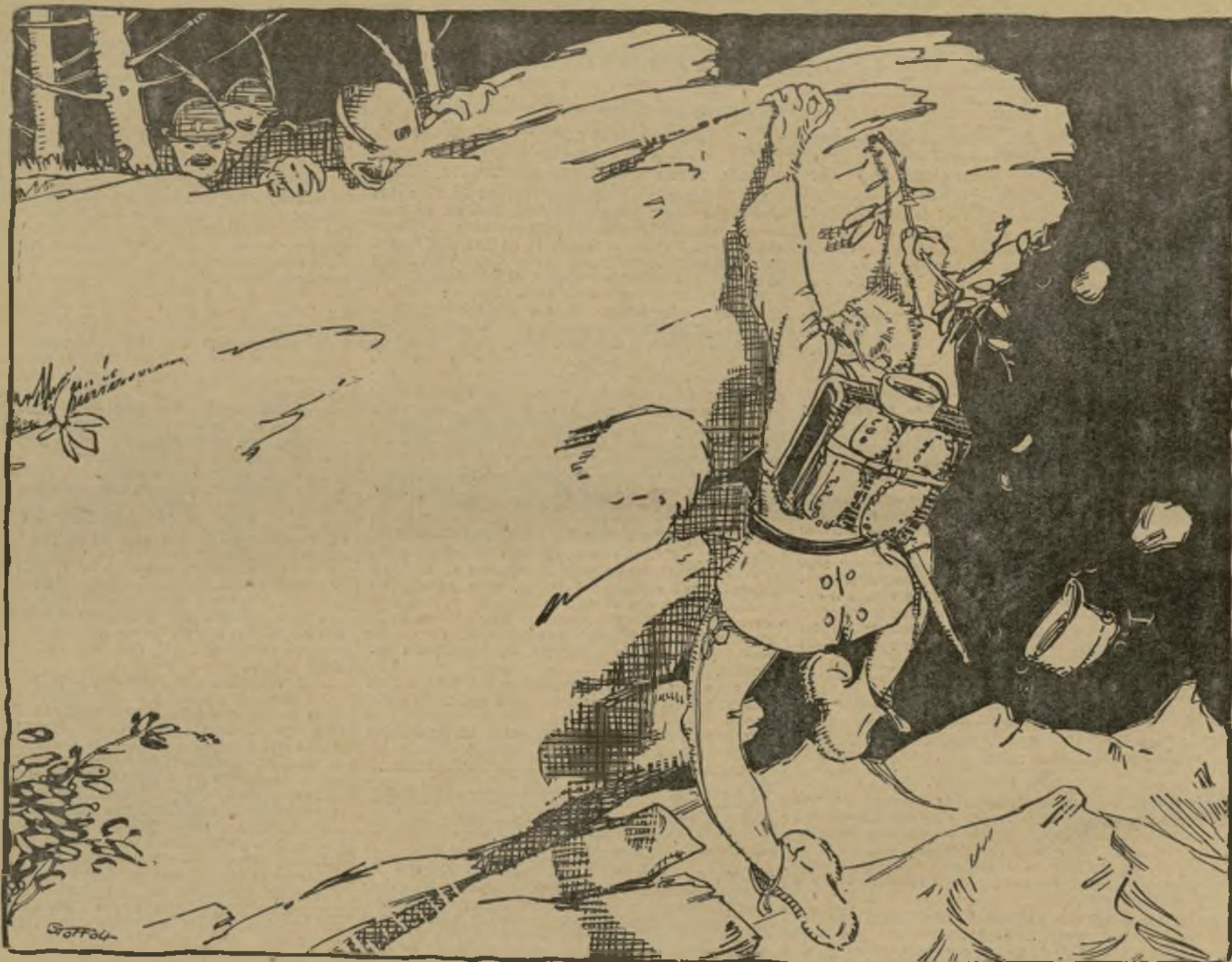
## Un message du roi George à ses troupes

LONDRES, 15 août. — Le roi George, qui s'était rendu, comme on le sait, sur le front britannique, a adressé à ses troupes un message par lequel il leur exprime sa satisfaction et sa gratitude.

« Je me suis rendu compte, dit-il, non seulement du travail splendide exécuté en contact immédiat avec l'ennemi sur terre comme sous terre, et dans les airs, mais aussi à l'arrière de la ligne de feu, et qui fait autant d'honneur au génie des organisateurs qu'au courage et à l'habileté des metteurs en œuvre. »



# DEVANT GORIZIA, par TOFFOLI



L'Autrichien. — Sacré pays, on ne peut même pas lever les mains pour crier « Kamerad ! »

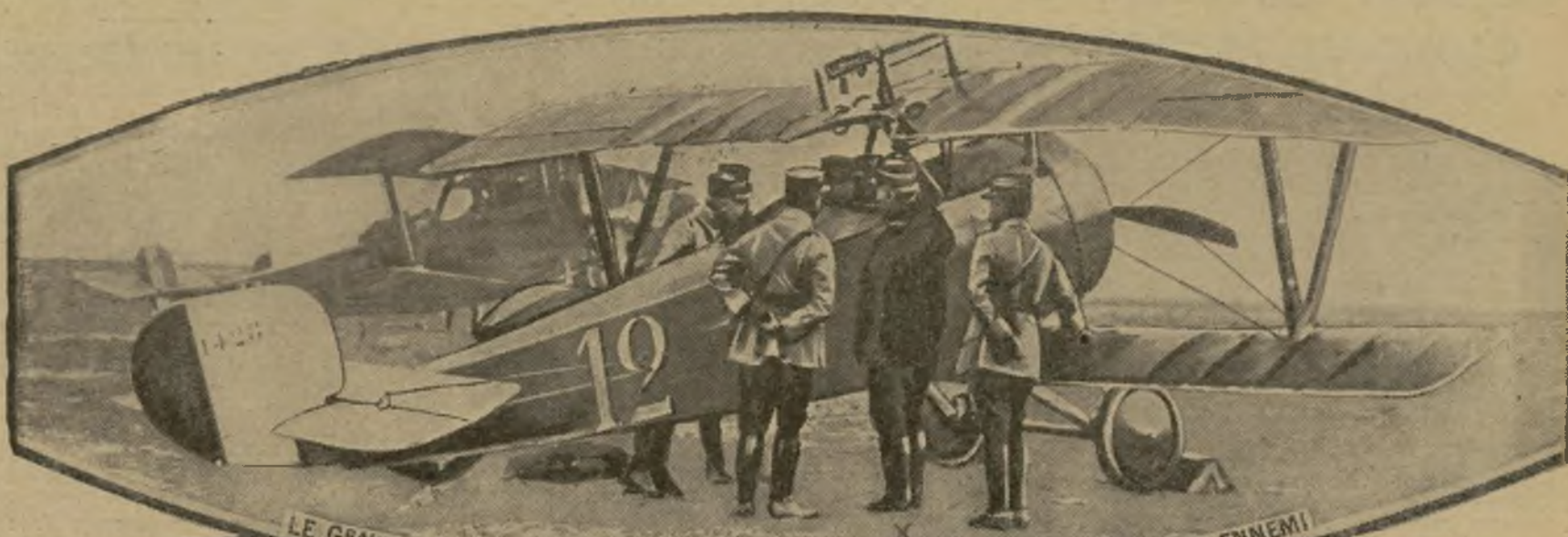
## Un hommage présidentiel à la ville de Saint-Dié



La ville de Saint-Dié a été, surtout depuis quelque temps, fort éprouvée par les incursions des avions allemands. Aussi le président de la République, visitant naguère la région, a-t-il tenu à s'arrêter dans cette vaillante cité où il a pu se rendre compte de l'admirable sang-froid des habitants qui ne l'ont point voulu quitter.



# L'ennemi recule pas à pas sur toutes les lignes de la Somme



LE GRAL JOFFRE (X) FÉLICITE L'ADJUDANT D... QUI VIENT D'ABATTRE UN AVION ENNEMI



LA CLOCHE DE L'ÉGLISE D'ESTRÉES



UNE VOIE FERRÉE TRAVERSE UN BOYAU



UNE SECTION DE MITRAILLEUSES EN PLACE POUR UNE INSPECTION

Notre artillerie ne ralentit point son activité sur le front de la Somme. Tout au contraire, préparant sans relâche l'œuvre de l'infanterie qui se dispose à de nouveaux assauts, elle continue avec régularité la besogne de déblaiement qui lui a si heureusement réussi depuis le début de l'offensive de juillet. Nos progrès méthodiques nous ont permis, au cours de la journée du 12 août, d'amorcer fortement notre avance dans les troisièmes positions de l'ennemi.



## LES COMBATS SUR LA SOMME

Le récit authentique  
d'un coup de main  
audacieux

Le Bulletin des Armées publie ce matin un récit détaillé des opérations sur la Somme du 10 au 30 juillet :

Dans les dernières semaines de juillet — fait remarquer notre confrère militaire — l'avance de nos troupes sur la Somme n'a pas été aussi rapide qu'aux premiers jours de la bataille pour qui connaît les conditions présentes de la guerre sur le front occidental, ce fait n'a rien de surprenant. Chaque bond en avant, chaque étape, exigent une période d'organisation et de préparation. Le terrain conquis doit être complètement nettoyé d'ennemis; les centres de résistance qui ne seraient pas tombés dans l'action générale sont enlevés par des actions de détail qui veulent, pour réussir, une étude minutieuse et de puissantes concentrations d'explosifs. Enfin, à mesure que l'Allemand, fixé maintenant sur le dessein de l'adversaire, renforce ses lignes et son artillerie, la mission de nos observateurs s'étend et la tâche de notre artillerie augmente.

Mais la reconnaissance d'ouvrages nouveaux, comme le réglage des tirs de contre-batteries ou de destructions éloignées, ne peuvent s'accomplir qu'avec une bonne visibilité. L'artillerie, quand elle n'est pas renseignée sur les résultats qu'elle obtient, est impuissante, elle use inutilement ses munitions. Ce n'est donc pas tout que la volonté de poursuivre la bataille.

Encore faut-il ajouter les conditions premières du succès et plusieurs de ces conditions sont indépendantes de l'humaine volonté. Une matinée de brouillard suffit pour arrêter le développement d'un plan qui avait les meilleures chances de réussir. Plus les engins de guerre se perfectionnent, plus leur mise en œuvre devient compliquée et plus l'art de la guerre augmente en complexité.

Donc, si les progrès de l'armée française de la Somme du 10 au 30 juillet ont été moins étendus que durant les premiers jours, ils n'ont été ni moins intéressants ni moins honorables pour nos troupes.

Le Bulletin des Armées fait l'étonnant récit que voici de la prise du fortin de Biaches :

Ce fortin était un ancien ouvrage fermé, faisant partie de l'organisation de la tête de pont de Biaches; il avait été, dans notre mouvement en avant, débordé d'abord à droite, puis à gauche. Il n'était pas tombé. Ses mitrailleuses continuaient à tirer, empêchant de l'aborder de front. Il était difficile de s'en approcher en venant du côté de la Somme, à cause de la menace sournoise des mitrailleuses en batterie dans les marais. Il fallait cependant, de toute nécessité, réduire ce fortin.

On essaya une concentration des mortiers de tranchées. Ce fut insuffisant. On demanda au génie de pousser une sape sous l'ouvrage et de le faire sauter. Le génie répondit aussitôt : « Je vais faire le travail, mais je ne pourrai pas avancer de plus de quatre à cinq mètres par jour. » Or, on devait amorcer la sape à une trentaine de mètres pour le moins.

Alors un capitaine du 10<sup>e</sup> d'infanterie, le capitaine V..., déclara : « Je prendrai le fortin par surprise », et, par un de ces coups d'audace inouïs qui semblent invraisemblables, il réussit.

Le capitaine V... était parvenu à connaître l'emplacement exact du boyau menant au fortin. A 14 heures, le 10 juillet, suivi d'une petite troupe de braves : le sous-lieutenant B..., le sergent M..., le fourrier M..., le caporal T..., les cyclistes M..., M... et S... et le clairon D..., il partit. Il arriva d'un côté, le sous-lieutenant B... de l'autre, avec les hommes. D'abord il pénétra seul dans l'ouvrage. Il ne vit rien autour de lui. Tous les Allemands étaient terrés. Il ordonna : « Dehors ! » Un groupe se montra, puis un autre avec un feldwebel qui paraissait l'âme de la défense, car les officiers continuaient de demeurer sous la terre. Ces Allemands regardaient avec surprise le Français isolé au milieu d'eux. Ce fut très court. Le capitaine V... sentit qu'il ne fallait pas hésiter : d'un coup de revolver il abattit le premier ennemi, puis il cria : « En avant ! » Ses huit hommes arrivèrent. Les Allemands cessèrent aussitôt toute résistance. Bientôt le chef et ses braves revinrent avec la file de leurs prisonniers : 2 officiers, 112 hommes. Le fortin de Biaches était à nous.

Le capitaine V... a été cité à l'ordre de l'armée avec le motif suivant :

Officier d'un groupe légendaire. Le 12 juillet 1916, à la tête d'un groupe de huit hommes, s'est, avec une audace inouïe, emparé d'un fortin occupé par une compagnie ennemie et trois mitrailleuses qui, depuis vingt-quatre heures, tenaient nos troupes en échec, et y a fait 114 prisonniers, dont 2 officiers.

Les compagnons du capitaine ont eu, par des motifs pareils, la même récompense.

## A PROPOS D'UNE GRÈVE QUI MENACE

Ce que réclament  
les cheminots américains

## Quelques chiffres

(De notre correspondant de New-York)

Une grande grève menace l'Union Américaine. Les cheminots yankees réclament une réduction de leurs heures de travail, ce qui équivaut à une augmentation de salaire. S'il existe aux Etats-Unis un service public qui souffre encore des procédés hâtifs de son organisation administrative, technique et financière surtout, ce sont les chemins de fer américains. L'histoire de leur création, à laquelle est lié l'accroissement prodigieux de l'Union, est une longue suite de catastrophes, de krachs et de spéculations scandaleuses. Le dernier grand krach américain est celui du chemin de fer de Saint-Louis. En 1905, le nombre des employés victimes d'accidents mortels était de 1 sur 133. Ne parlons pas des voyageurs. A la suite de mesures de sécurité exigées par l'Etat, en 1915 ce chiffre est descendu à 1 sur 340, au milieu d'un trafic très sensiblement intensifié. C'est dire que l'on pouvait améliorer les conditions de sécurité des transports. Y a-t-il à présent quelque chose à faire de plus et de mieux ?...

La situation aujourd'hui se pose ainsi : la guerre européenne a amené les travailleurs américains dans leur ensemble (sauf, bien entendu, les cheminots dont les salaires étaient fixés avant le conflit du Vieux Monde) à bénéficier d'augmentations de paiement qui oscillent, selon les industries, entre 5 et 15 0/0 des salaires antérieurs. Les grèves, il faut le dire, se sont multipliées : 300 en 1914, 1.200 en 1915. Le secrétaire de l'American Federation of Labor le constatait triomphalement.

Les cheminots devaient donc faire grève, un jour ou l'autre, à leur tour. Présentement, les mécaniciens, chauffeurs, conducteurs, représentent environ 250.000 travailleurs, qui gagnent annuellement entre 2.500 et 4.000 dollars. Restent 400.000 autres employés, dont les salaires sont de 15 0/0 inférieurs à ceux-ci. On estime que sur un dollar (5 francs) encaissé par les Compagnies sur les tarifs, elles débourseront 35 cents (2 fr. 25) en salaires. Peuvent-elles supporter une augmentation de leurs frais ?...

Les cheminots sont payés à l'heure. Ils travaillent dix heures par jour et veulent arriver à une réduction de deux heures.

Antérieurement à 1914, ils avaient déjà obtenu de sérieuses augmentations. La moyenne de leurs gains est de 1.253 dollars par an. Avant la guerre, ils étaient évidemment très favorisés vis-à-vis des autres travailleurs dont les gains ressortissent à 518 dollars pour les ouvriers d'industrie, et à 30 dollars pour les ouvriers agricoles. Ce qui laisse supposer, ou une détresse dans les campagnes, ou plutôt des paiements en nature.

Tels sont les chiffres sur lesquels roulent les discussions pour et contre. Les Compagnies peuvent difficilement augmenter leurs employés, sans faire supporter ces dépenses nouvelles soit à leurs actionnaires, soit aux voyageurs. A moins que dans leurs comptabilités compliquées (certainement il n'y ait un moyen de compression qui puisse, dans une mesure quelconque, satisfaire leurs employés.

Les cheminots américains ont bien choisi leur moment. La campagne présidentielle est ouverte. Le président Wilson consent à être leur arbitre, et son adversaire, le « judge » C. E. Hughes, a déjà été l'adversaire des grandes compagnies : assurance et gaz.

Cependant le mouvement industriel provoqué par la guerre européenne semble avoir donné aux Etats-Unis tout son résultat. On sent le ralentissement des commandes dans l'industrie. Les Alliés produisent plus aisément eux-mêmes ce dont ils ont besoin.

Là est le nœud du problème. Les transports peuvent-ils augmenter leurs frais quand leurs recettes vont plutôt diminuer ?...

C.-B. Clay.

La médaille commémorative  
et l'insigne distinctif

Le Journal officiel du 13 août a publié le règlement du concours ouvert en vue de la détermination d'un insigne spécial destiné aux militaires de tous grades mis hors cadres, ou réformés, ou versés dans le service auxiliaire pour blessures de guerre ou maladies contractées au service, au cours de la campagne actuelle contre l'Allemagne et ses alliés. Cet insigne est constitué par un ruban qui, après la guerre, sera celui de la médaille commémorative.

Orientée dans ce sens, la solution de la question paraît être la meilleure : d'une part, on ne peut ordonner en grand nombre des médailles ou marques distinctives particulières; d'autre part, le ruban a manifestement la préférence de l'opinion sur tout autre mode, plaques, agrafes ou écussons, comme répondant mieux au goût français et à ses traditions.

La même idée avait fait l'objet d'un projet de loi déposé à la Chambre par M. Millerand; mais, dans celui-ci, le port du ruban comportait un insigne spécial aux catégories visées.

Dans les dispositions arrêtées par M. le général Roques, il n'est pas prévu de distinction, ni pour leur ensemble ni pour chacune d'elles; blessés de guerre, réformés ou réformés pour maladie, tous recevraient dès maintenant le ruban simple de la future médaille.

Il n'est pas prévu non plus qu'après la démobilisation des marques particulières s'imposent, notamment celle des combattants qui auront exposé leur vie pour le salut du pays. C'est dans le défaut de cette démarcation initiale qu'a résidé déjà l'erreur des chevrons, celle de la croix de guerre aussi, dans les conditions d'application qui en ont été faites et pour la rectification desquelles une loi complémentaire est pendante devant le Sénat.

La médaille commémorative devant être attribuée alors à tous les mobilisés par le seul fait de leur présence sous les drapeaux, à quelque titre et dans quelque poste que ce soit, pendant les hostilités, une distinction commune ne pourra donner satisfaction au sentiment public, qui n'a cessé de se prononcer avec force à cet égard.

La même observation sera faite en ce qui concerne ceux qui ont versé leur sang pour la patrie, les blessés de guerre, qu'une marque spéciale doit également distinguer aux yeux de leurs concitoyens. Si les chevrons du bras droit remplissent ce but tant qu'ils restent dans l'armée, il n'en est plus de même dans la vie civile, où ils ne les suivent pas.

D'autres catégories méritent encore d'être signalées : par exemple, les médecins et infirmiers qui, sur la ligne de feu, partagent les dangers des combattants; les engagés volontaires, qui, sans y être obligés, ont voulu combattre, etc.

Il est, au reste, possible de tout concilier : il suffit que l'insigne unique se prête à des variantes permettant les particularités nécessaires.

Point n'est besoin, même, d'innover : l'ordre de la Légion d'honneur fournit le modèle indiqué. Celui-ci comporte plusieurs degrés; au deuxième, le ruban est orné d'une « rosette » (dite vulgairement « macaron ») qui distingue les officiers des chevaliers.

Pourquoi n'adopterait-on pas un attribut semblable dans sa forme, qui rehausserait le ruban de la médaille commémorative des catégories à distinguer spécialement ? Rien n'est plus facile, et l'on pourrait en avoir autant qu'il le faudrait.

Donnons à notre pensée une définition concrète :

1<sup>re</sup> Le ruban de la médaille commémorative est aux trois couleurs nationales, à petites rayures longitudinales (ne ressemblant nullement, par conséquent, à nos médailles de sauvetage ou des anciens serviteurs);

2<sup>re</sup> La médaille commémorative simple ne comporte pas d'attribut;

3<sup>re</sup> Le ruban est orné d'une rosette, savoir : Pour les combattants, en tissu du fond, c'est-à-dire identique au ruban;

Pour les blessés de guerre, en bleu de France;

Pour les réformés, de couleur jonquille;

Pour les médecins et infirmiers ayant subi le feu de l'ennemi, en fond blanc avec la croix de Genève;

Pour les engagés volontaires, de couleur verte. Et d'autres, s'il y avait lieu.

Commandant V...

## FERNET-BRANCA

Spécialité de

FRATELLI BRANCA-MILAN

AMER TONIQUE. APÉRITIF. DIGESTIF

LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE

se prend avec

de l'eau, du café, sirop, alcool, etc.

AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

CONSTIPATION  
OBÈSITÉ

Maladie de la Vessie  
Grains émollients hygiéniques  
A. GASTÉ, Pharmacien, Rouen.



LES CONTES D'EXCELSIOR

# Zéphirin

Guidé par un gamin qui s'était proposé à la gare du petit chemin de fer de montagne, je gravissais par les chemins poussiéreux et les sentes dallées de roches jusqu'au village savoyard, perdu sur les sommets, où l'on m'avait dit que je trouverais, avec les bienfaits de l'altitude, de beaux motifs à peindre. L'enfant portait ma valise, et moi mon bagage de paysagiste. C'était un jour de juillet triomphant. J'avais déjà oublié la ville, et, si haut, si près du ciel, dans une telle paix, parmi les solennelles beautés de l'Alpe, c'est à peine si je pouvais croire que nous étions en temps de guerre, que l'on mourait au front, tandis que frémissaient, contre la soie bleue tendre de l'espace, ces nobles et religieuses forêts.

Nous débouchions au bord d'un large plateau; vingt maisons prolaient leurs toits penchés sur l'arrière-plan de lointains pics mauves que mouche-tait au sommet la gouache rose des neiges. Un homme s'avancait qui, vu mon équipement, se déclara aubergiste et m'offrit un logis. On m'avait dit : « Descendez à l'hôtel où l'on a perdu un fils à la guerre. Là, vous serez bien. » Je me souvins, et répondant à cet homme :

— N'avez-vous pas un fils mort aux armées? On m'a garanti que l'on est très bien chez vous, ris-quaï-je d'une voix qui, pour ne pas lui faire trop de peine, le cas échéant, voulait compatir à son chagrin.

L'hôtelier eut un haut-le-corps, me regarda un peu plus, puis ma valise, et, comme interloqué, balbutia :

— Eh... Eh oui, monsieur.

J'avais eu tort. Je me faisais reproche. Mais, sans attendre, dominant l'émotion que j'avais fait renaître en lui, le montagnard prenait ma mallette des mains de l'enfant, qui, payé, salua gentiment et dé-gringola les pentes, en sautant comme un chamois.

Peu après, nous étions devant l'auberge, simple, mais qui paraissait fort convenable. Sur le seuil, une femme s'avancait :

— Tu as une lettre du petit ?

— Le facteur n'est pas monté.

Court dialogue, qui pourtant m'instruisit. Ainsi, outre le mort, ils avaient probablement un autre fils soldat. Je me promis de ne point leur parler des événements.

La femme s'affairait dans la cuisine, me préparait un repas. Accoudé maintenant à la fenêtre de ma chambre, j'entendais le bruit des casseroles, des ar-moires qu'on ouvrait et fermait : je serais bien soigné. La bourgade alignait ses maisons au bord du chemin tournant. Des arbres inclinaient leurs om-bres, des oiseaux chantaient, des clochettes aux sons félés tintinnabulaient quelque part au gol des chèvres, et, au loin, les hautes falaises du roc toisonnées de petits bois me promettaient mille beaux sites à peindre.

Je goûtais la quiétude des choses et négligeais de m'intéresser à une conversation soudain animée où mon hôte et mon hôtesse ne semblaient pas du même avis.

— Tu n'as pas eu raison, cria-t-elle enfin, c'est très mal, ça porte malheur.

C'est tout ce que j'entendis, avant qu'elle ne re-tournât à ses fourneaux.

Le déjeuner fut de ceux dont on rêve, à Paris, lorsque au restaurant on s'écœure de nos cuisines compliquées. Du vrai beurre, du vrai vin, et ce bon pain, et cette omelette, et cette viande bien préparée qui semblait avoir cuit dans la poêle avec des her-bes de la montagne... J'étais seul voyageur. Le pa-tron était sorti. Le café fumait devant moi. La grande horloge balançait son tic-tac, sans hâte. Il faisait bon vivre. L'hôtelier entra et, devant que de parler — car, je le vis bien tout de suite, elle avait quelque chose à me dire — elle me considéra avec une sorte d'effroi.

Et, tout à coup, elle se décida :

— Excusez-moi, monsieur, mais il faut que je vous avoue... Mon homme ne vous a pas dit la vé-rité, à propos du gars. Il n'est pas mort, notre petit. On vous avait peut-être conseillé d'aller chez... les autres, au bout du pays, ceux qui ont perdu un fils à la guerre.

— Justement, madame.

— Oui... c'est bien cela.

Elle songeait gravement, puis elle ajouta :

— Je l'ai pensé. Alors, voyez-vous, on vous a menti. Le nôtre, il est vivant, Dieu merci. Il se bat dans l'Argonne. Et depuis que je sais que vous avez été trompé, savez-vous, monsieur, eh bien, j'ai peur. Alors, je viens vous demander — il ne faut pas que cela vous froisse — si vous voudriez bien y aller,

chez les autres. Faut pas tenter le malheur n'est-ce pas; mon homme n'avait pas réfléchi...

J'allais répondre que je me trouvais fort bien en cette maison et que je n'étais pas superstitieux, et que viendraient demain d'heureuses nouvelles du fils, lorsque, sur le perron, nous entendîmes grincer des souliers cloutés. C'était l'aubergiste qui revenait, avec un autre villageois et un soldat. Ils entrèrent, échangèrent quelques paroles à bâtons rompus, pri-rent place près d'une table.

— Allons, donne-nous du vin, dit l'homme.

Me trompai-je? mais je lui trouvais la voix bri-sée. Il était un peu pâle. La femme avait posé un regard sur lui, puis sur son compagnon, puis sur le soldat dont la tête penchée cachait les écussons. La scène fut brève et tout à coup terrible. L'hôtesse, un instant détournée, revenait avec la bouteille et les verres. Elle les posa sur la table, devant le maire — car c'était le maire du pays qui venait boire, — se baissa, lut sur la tunique le numéro du régiment de son garçon, devint blanche comme les rideaux de fenêtre, et fût tombée si je ne m'étais avancé pour la soutenir.

Alors seulement je vis que l'hôtelier pleurait. Le maire serrait les lèvres; sa mission était remplie. Le soldat, bouleversé au point d'oublier toute pré-caution, se mit à parler sans savoir ce qu'il disait : « Voilà comment la chose est arrivée. Moi, je suis d'un pays au-dessus d'ici. Mais ils m'ont envoyé en permission, alors je suis passé vous le dire. On était marmité à n'y plus tenir. Et puis, voilà qu'après des heures, tout un coin de tranchée est retourné. J'ai vu votre Zéphirin enterré, quoi, tout à fait en-terré sous les cailloux. Et puis, le soir, on l'a compté mort... Et puis, on a avancé. Et puis j'ai été en permission. Ah! c'était un vrai copain. Ça a fait de la peine... »

Le permissionnaire ne pouvait plus continuer. Il se versa un plein verre et but d'un trait.

Je m'étais retiré, presque à reculons, vers la porte du fond, résolu à monter dans ma chambre, à fer-mer ma valise et à m'en aller. Mais quand, à travers le plancher, j'entendis éclater le désespoir, un ins-tant contenu, de la malheureuse mère, j'eus un scrupule. Quoique ce fût un sentiment que rien ne jus-tifiait, je me sentais un peu solidaire, comme indirectement responsable de cette douleur. J'attendrais que je fusse en horreur à cette femme ou qu'elle me dit de rester si elle voulait bien voir que j'étais tout in-cliné à prendre ma part de son affreuse infortune.

Pendant trois jours, elle me servit en silence; quand, près de la table, je cherchais son regard, elle fermait les paupières. Mais, un peu après, je sentais que derrière moi, de la porte de sa cuisine, elle m'ob-servait. Étais-je l'ennemi, le messager du deuil, ou s'était-elle aperçue, m'était-elle secrètement recom-naissant de ma profonde commisération?

Quant à son mari, il avait, j'en étais convaincu, peur de moi. Il portait le remords de m'avoir attiré chez lui, par l'horrible moyen du mensonge bientôt puni. Pour avoir voulu gagner trente journées de location, il avait perdu son fils avec trois mois : « Eh! oui, monsieur. » Sur le bord du plateau, l'autre matin, il avait fait ce crime-là.

Son sourd repentir m'affligeait. J'aurais voulu provoquer l'occasion de m'entretenir avec lui, de lui démontrer l'atroce coïncidence, sans plus; il me fuyait.

Une semaine passa. Dès l'aube, un jour, je partis vers un délicieux petit bois. Il avait plu, le soleil s'était dégagé : tout brillait et n'était que parfum. Installé dans un taillis, par la trouée des basses branches, je peignais depuis une heure la clairière en pente, son chaos de roches, la mosaïque de la lumière et de l'ombre chaude, une chapelle minus-cule, carrée, blanche, couverte de lattis et, derrière son grillage, une Vierge de plâtre avec de menus vases plein de buis sec.

Le torrent grondait, furieux, à deux pas. On mar-cha sur le sentier. C'était mon hôtesse. Elle avait jeté sur ses cheveux le foulard noir; sa robe noire fré-lait les mousses vives et les feuilles tombées depuis l'autre automne. Je ne bougeais point. Elle s'arrêta devant la Vierge et pria longtemps. Puis, lente, elle monta sur un promontoire de roc, au-dessus des eaux mugissantes, dans l'écume argentée qui flottait en poussière. Debout contre l'arc en ciel tremblant, elle m'alarma. Pensait-elle en finir là avec sa peine?

J'allais m'élançer, quand, dans le bas du chemin, une voix mâle et joyeuse chanta :

Allobroges vaillants,  
Dans vos vertes campagnes,  
Accordez-moi toujours  
Asile et sûreté.

La mère avait frémi. Et tout de suite un cri :

— C'est Zéphirin!

Car j'aimé respirer  
L'air pur de vos montagnes  
Je suis la liberté.  
La liberté de Madrid

— Zéphirin!!!

Je te salue, ô terre hospitalière...

— Zéphirin!!!

— Maman!!!

C'était lui, c'était le gars. Du pont de bois, il avait bondi. Ils s'étreignaient. Ils parlaient ensemble. Elle disait la fausse nouvelle: lui, le salut miraculeux. On l'avait tiré de la tombe, en vérité. Et il avait huit jours de permission.

Dans la splendeur de la lumière, ils descendaient le chemin. Je n'achevai pas mon tableau. Je ren-trai à l'hôtel, félicitai Zéphirin, serrai la main du père et dis ma résolution de partir vers un autre village. En vérité, je ne pouvais, au milieu de tout ce bonheur retourné, rester que comme un mauvais souvenir.

Le même soir, je quittai la montagne : je crois que l'on m'en sut gré.

Pascal Forthuny.

## ÉVADES RUSSES ET SOLDATS GENEVOIS

La Tribune de Genève, sous ce titre : « Une ren-contre imprévue », raconte de quelle façon furent ac-cueillis en Suisse deux soldats russes évadés d'un camp d'Allemagne :

De retour des avant-postes, la 4<sup>e</sup> compagnie du ba-taillon 10 regagnait jendi l'arrière. Pour égayer la longue et dure étape, les soldats chantaient des refrains populaires. Tout à coup à l'entrée du vil-lage de H..., deux soldats russes, misérablement vêtus, débouchèrent subitement de derrière une grange.

La compagnie genevoise fit halte et son com-mandant s'avança au devant des fugitifs qui recré-nèrent la position et saluèrent impeccablement. Le fusilier J..., qui parle couramment la langue russe, s'offrit comme interprète.

Les Russes déclarèrent se nommer Allachor, 45<sup>e</sup> régiment, et Sabakiar, 72<sup>e</sup> régiment, et avoir été faits prisonniers, il y a une année, à Brest-Li-owski. Ils portaient sur eux une hache tranchante et une pince pour couper les fils barbelés.

Ils avaient décidé de s'enfuir car la nourriture dans le camp était épouvantable.

Les derniers temps on ne leur servait que de la viande de chevaux tués sur le front; cette viande était très souvent avariée.

Ayant été envoyés chez des paysans alsaciens pour y travailler, ils mirent à profit un moment de manque de surveillance pour s'enfuir.

Ils mirent quatre heures pour traverser la fron-tière, et ils ignoraient absolument être en Suisse lorsqu'arriva la compagnie genevoise. Quand ils surent qu'ils étaient en présence de troupes fédé-rales leur joie fut immense. On leur donna des nouvelles du front russe. Puis, avec l'autorisation du capitaine, une collecte fut organisée. Une assez jolie somme fut répartie aux fugitifs qui pleu-raient de joie. Il va sans dire que cigarettes et ci-gares emplirent également leurs poches.

L'ordre de départ fut ensuite donné; les deux soldats russes se placèrent en tête de la compa-gnie genevoise, encadrés par le sergent-major et leur interprète. A l'arrivée au siège de la 1<sup>re</sup> divi-sion, les soldats qui étaient ravis de la gaité ge-nevoise et des pas redoublés de la fanfare, débile-ment devant les officiers de la place; ils effectuè-rent, comme leurs camarades suisses, un impecca-ble pas cadencé. Ce fut ensuite pour eux un bain réparateur et des adieux aux soldats de Genève.

## BLOC-NOTES

### NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine d'Espagne douairière a donné un grand dîner au palais de Miramar, en l'honneur des autorités de Saint-Sébastien. (New-York Herald.)

### INFORMATIONS

— S. A. R. le prince héritier de Serbie, qui est installé à Salonique, a diné à l'hôpital chirurgical Narsishkine. La princesse Narsishkine, qui dirige cette importante for-mation mobile, réunissait, le 4 août, à sa table, autour de l'heri-tier du trône serbe : le général Sarraïl, le général Terzitch, mi-nistre de la Guerre, et le général Boyavitch, chef de l'état-major général serbe; le général Deterik. Le général Attamnow, attaché russe à l'armée serbe; le consul général de Russie et Mme Kahl, le colonel Sarda, commandant la base de Salonique; les chefs des divers état-majors et les dignitaires de la cour princière. La musique de la garde royale serbe s'est fait entendre pen-dant le repas.

— S. A. la princesse Murat est arrivée à Vittel. Hier, jour de l'Assomption, pendant la messe de l'Eglise espagnole de la rue de la Pompe, un Sanctus, un Pater et un très bel Ave Maria, du compositeur argentin Don Eduardo Gar-cia Mansilla, ancien ministre près la cour de Russie, furent in-terprétés par l'auteur avec un art parfait. Le R. P. Perez tenait le grand orgue.

### BIENFAISANCE

— M. Deterding, grand philanthrope hollandais, désirent ma-nifester ses profondes sympathies pour la France, a pris entiè-rement à sa charge l'entretien de l'hôpital hollandais du Pré-Catelan, où sont soignées plus de cent cinquante blessés, officiers et soldats.

## SITUATIONS

brochure envoyée franco  
PIGIER rue de Rivoli 69. Paris.



On ne saurait trop louer la bienfaisance de ces amis de notre pays, ni leur témoigner assez notre reconnaissance.

### NAISSANCES

— La citoyenne de Tonnac-l'Écluse, née de Ayala, a eu au monde un fils, qui a reçu le prénom de Gérard.  
— Mme Lacassin, femme du capitaine du 35<sup>e</sup> d'artillerie, au front, a mis au monde une fille : Thérèse.

### DEUILS

Nous apprenons la mort :

De S. Exc. M. Gaston de Ayala, ministre plénipotentiaire du roi d'Espagne, chargé, depuis le début de la guerre jusqu'au mois de mars dernier, à l'ambassade de Berlin, de la défense des intérêts des prisonniers français en Allemagne, décédé à cinquante-six ans, des suites de surmenage.

De prince romain Giuseppe Giustiniani-Baldini, pair d'Angleterre, lieutenant de cavalerie, tué à l'ennemi, âgé de vingt-cinq ans, à la bataille de Montfalcone. Il était le fils du prince Baldini et de la princesse, née Lanza di Nalva et veuve du duc et de la duchesse de Camasira.

De M. Alexandre L'Écuyer, président honoraire de la chambre syndicale des tapissiers-décorateurs.

De M. Alfred Gerschel, un Strashbourgeois bien connu, décédé à cinquante-huit ans.

De la comtesse Berthier de Launay, fille du capitaine d'artillerie François Peloux, femme de l'ancien capitaine commandant de cavalerie, officier d'ordonnance de S. A. I. le prince Napoléon.

De commandant Joseph de Raguenel, mort pour la France, le 4 juillet, des suites de ses blessures. Un de ses fils a été tué à l'ennemi à l'âge de vingt ans; les deux autres sont au front; un lieutenant Gaston de Kainlis, mort pour la France, âgé de vingt et un ans. Fils du baron André de Kainlis, capitaine d'état-major, et de la baronne, née de Solages.

De l'aviateur américain Dennis Dand, tué à Buc, au cours d'un vol, élève pilote âgé de vingt-neuf ans.

De M. Amaury de Kermel, mort pour la France, âgé de dix-neuf ans, fils du commandant vicomte de Kermel.

De la comtesse Amblard de Beaumont, décédée au château de Poyay (Vienne).

De compositrice anglaise Lance Thackeray, décédée à Brighton.

De brigadier Louis de Cramel de Royssac, du 9<sup>e</sup> d'artillerie, mort pour la France, âgé de vingt-six ans.

De la marquise Santina Nobili Vitelleschi, née comtesse Radelli Benvenuti, décédée à Rome.

De M. F. Robin de Saint-Amand, ancien procureur de la République, décédé le 4 août.

De l'adjudant pilote-aviateur Jacques Semelin, de l'escadrille M. F. 58, cité à l'ordre de l'armée, tué au cours d'un combat aérien dans les lignes ennemies, âgé de vingt-sept ans, fils de l'inspecteur principal de l'exploitation du chemin de fer d'Orléans, à Paris, et de Mme, née Paulin.

### POUR GUÉRIR LES MAUX D'ESTOMAC SANS DROGUES

Pour les indigestions, dyspepsie et autres maux d'estomac, une demi-cuillerée à café de véritable « Magnésie Bismurée » prise, dans un peu d'eau, après le repas, constituera toujours un remède plus sûr et plus effectif que la plupart des drogues ou des combinaisons de drogues connues. Cette activité est due aux remarquables propriétés antiaides de la « Magnésie Bismurée » qui corrige l'excès d'acidité, prévient les fermentations alimentaires, apaise l'estomac inflammé et permet aux dyspeptiques chroniques de manger leurs mets favoris sans avoir à craindre la moindre souffrance, la moindre gêne. La « Magnésie Bismurée », ainsi que l'on sait, est une poudre sans goût, pure, et que l'on trouve à peu de frais chez tous les pharmaciens. On peut se la procurer, soit en poudre, soit en comprimés; sous cette dernière forme, il faut prendre deux comprimés, dans un peu d'eau, immédiatement après les repas.

ASTHMATIKES, EMPLOYEZ LA POUDRE LOUIS LEGRAS, VOUS SEREZ SOULAGÉS DE SUITE ET RESPIREREZ BIEN. 2 FRANCS. PHARMACIES

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 16 AOÛT 1916

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXIII

Où Wo-Li-Wo commence à jouer un rôle qui va lui permettre de remonter dans l'estime du lecteur

— Oui... j'adorais miss Edith... et j'étais prêt à vous espionner pour la sauver d'un péril imaginaire dont je la croyais menacée...

— Oh ! Jean !

— Je ne souhaitais qu'une chose : vous inspirer confiance, connaître vos intentions et les rapporter à Edith...

— Diable ! fit Wickerski à part soi, j'ai bien fait de le tenir à l'écart...

— Décidément, pensa Li-Pou-Fang, j'avais raison de me défier de lui...

Wickerski questionna :

— Et alors ?... c'est tout ce que tu as à nous dire ?...

Avec un embarras parfaitement joué, Jean poursuivit :

— A quoi bon remuer davantage cette bove... Vous venez de me prouver que les Argirh n'étaient

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

## LES SPORTS

### NATATION

Bel exploit d'un Américain. — Le capitaine Alfred Brown vient de réaliser la traversée de La Ballerle de New-York au phare de Sandy Hook, soit 95 kilomètres 404 mètres, en 7 h. 18 m.

Les Andax Nageurs. — Organisée le 27 août par l'Aulo, avec le concours de la Ligue Nationale de Natation, cette sortie sera la septième depuis la création de l'épreuve. Pour obtenir le diplôme, il faut nager à la descente de la rivière pendant trois heures sans aucun aller-retour. Le départ sera donné à 9 heures du matin, du siège d'entraînement des Pingouins de la Marne, 182, quai de Hallage, à La Maitourne. L'arrivée se fera au Casino du Tremblay, en face de Nogent. Engagements à l'Aulo.

### HIPPISME

Les courses de Saint-Sébastien. — Résultats du 14 août :

Prix Minding. — 1. Baccarat (f) ; 2. Stanborough (Marsh) ; 3. Saintrolotte (Allemand) ; 4. longueur 1/2. 4 longueurs. Non placés : Nectar (Stern), Roi de la Laude (Henry), Hey Diddle Diddle (Bara), Charing Cross (Arnaud), Repeater (Stokes), Ahlatif (Hanson), Romy Dawn (Pougel), Elat Major (Semblat), Maasky (Garcia), Overlight (Rodelle), Payolle (Auge).

Prix Ténébreuse. — 1. Only One (Bara) ; 2. Sonata (Henry) ; 3. Croix En Bac (Higson) ; 4. longueur, 10 longueurs.

Prix Stuart. — 1. Eversley (O'Connor) ; 2. J'en Donne (Arnaud) ; 3. Epsilon (Hirons) ; 3/4 de longueur, 4 longueurs. Non placé : Anémique (Bowd).

### ATHLETISME

Critérium d'athlétisme (F.C.A.F.). — La F.C.A.F. organise, dimanche, sur la piste de Gentilly, son Critérium annuel d'athlétisme. Au programme : 100 m., 400 m., 800 m., 1.500 m., sauts en hauteur et en longueur avec élan, poids, disque, course d'une heure contre la montre.

Le Tour d'Issoudun. — Epreuve disputée dimanche prochain sur une distance de 9 kilomètres.

### CYCLISME

Au Parc des Princes. — Dimanche, à 2 h. 30, réunion organisée par la Société des Courses, qui promet d'être intéressante. Au programme, nous trouvons, en plus d'un match de motos entre Moreau et Baudelocque, les épreuves suivantes :

1. Prix du Souvenir, scratch, 1.333 m., par séries et finale. Prix : 50, 30, 20 et 10 fr. offerts par M. Jean Michel, en souvenir de son fils René, coureur cycliste, tombé au champ d'honneur. Engagements : 0 fr. 50.

2. Les 100 kilomètres à l'américaine, par équipes de deux coureurs se relayant à volonté. Deux coureurs de clubs différents peuvent former équipe à la simple condition de porter les mêmes couleurs. Prix : 200, 125, 75, 50 et 25 fr. Les trois équipes Ellegaard-Daragon, Pouchois-Berthet et Sergeant-Bruni ne participeront pas à ces prix. Primes de 10 francs chaque 10 kilomètres. Engagements : 2 fr. par équipe.

Engagements à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, de 9 h. 15 à 11 h. 45 et de 2 h. à 5 h., et au secrétariat du comité d'organisation, 37, rue Saint-Georges, Paris (8<sup>e</sup>), le soir, de 6 h. à 8 h., jusqu'à demain jeudi, 17 août.

que des fourbes... Le départ de miss Edith et de James Perry me déchira le cœur... Mais, je préfère cela... C'est fini... maintenant, vous n'avez plus rien à craindre de moi... au contraire, je veux que vous soyez convaincu que vous n'avez pas de meilleur, de plus fidèle serviteur... Et si je puis vous être utile à quelque chose ?...

— Je te remercie, Jean... mais nous n'avons plus besoin de personne...

— Le plus dur est fait !... dit Li-Pou-Fang de sa voix cristalline...

— Nous n'avons plus qu'à travailler...

— J'espère que vous me permettrez de travailler à vos côtés...

— A quoi bon ? fit Littleman... Et puis nous n'avons pas de poste à vous offrir.

— Ah ! oui, je comprends... J'avais que je viens de vous faire n'est guère encourageant... Un homme aussi peu sûr que moi !...

— Je ne dis point cela... mais, en affaires, il faut toujours se défier des amoureux...

— Je hais miss Edith !... Et je ne la reverrai jamais...

— Oh ! pour cela, tu peux en être certain ! hurla Wickerski, à qui Li-Pou-Fang décocha un terrible regard...

Jean trembla...

Quel affreux soupçon venait de lui venir à l'esprit...

Mortel, peut-être ?...

Il sut faire un effort considérable pour se contenir.

Baissant la tête, il machonna :

— C'est préférable... en effet... Si je la revois... Je tuerai !

— Jean !

— Oui... je tuerai !... Mais ne parlons plus de cette méchante fille... J'ai trop pleuré... Dites-moi donc ce qui m'est arrivé... Car je ne me souviens de rien... C'est comme si cette subite amnésie...

## THÉÂTRES

Les grands concerts. — Hier a eu lieu à Enghien, dans le jardin du casino, le second des grands concerts symphoniques avec solistes, instrumentistes et chanteurs, organisés par l'Association des Concerts du Jardin du Luxembourg et l'Orchestre des Concerts-Rouge réunis, association subventionnée par le ministère des Beaux-Arts.

La santé de Mme Melba. — On annonce de Melbourne que la célèbre cantatrice, Mme Melba, est atteinte d'une grave attaque d'influenza. Son entourage est inquiet.

Pour nos blessés. — Le vingt-deuxième spectacle-concert a été donné à Toul dimanche 13 août par le personnel militaire de l'hôpital Gama, dans leur bonbonnière de Gama Club. En présence des invités et de nombreux malades et blessés, on joua le *Chauffeur*, de Max Maurey, comédie qui fut brillamment interprétée par une remarquable troupe.

Le succès obtenu tant par cet acte que par le brillant programme qui suivit a dépassé toutes les espérances et suscité d'enthousiastes manifestations en faveur de tous les artistes, ceux-ci ayant procuré aux blessés et convalescents un peu de cette saine joie qui est un si puissant facteur de guérison.

### MERCREDI 16 AOÛT

Comédie-Française. — Clôture (reouverture le 1<sup>er</sup> septembre.)

Opéra-Comique. — Jeudi, à 8 h. 15, *Madame Butterfly*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h., *La Chorrette anglaise*.

Châtelet. — Jeudi, à 7 h. 50, *Les Exploits d'une petite Française*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonnier des Hommes bleus*, etc.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, les meilleures attractions.

Nouvel-Ambigu. — Jeudi, samedi, dimanche et mardi, à 8 h. 15, *Le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — Demain, les *Oberlé*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 40, *L'Édile du Libre Échange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Le Voyage en Chine*.

Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et *l'École du piston*.

Vauvilliers. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Guerre en Orient*, *l'Offensive française sur la Somme*, etc.

Marigny. — *Tamara (ou Haine de mort)*, par Sahary Djell.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.

Omnia-Palace. — *Cœur de gavroche* (L. Massart) ; *Les Exploits d'Étienne* (2<sup>e</sup> épisode). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

### COMMUNIQUÉS

Une prise d'armes pour une remise de décorations aura lieu demain jeudi, à 9 heures, dans la cour d'honneur des Invalides.

ST-GERMAIN-EN-LAYE, Prop. avenue Gambetta, 9, et rue Thiers. Proximité Terrasse et Gare. Coe 1.800 m. M. à pr. : 400.000 fr. Jouiss. imméd. Adj. Et. MOISSON, not., 24 août, 2 h. Fac. trait. av.

ÉCOLE DE CHAUFFEURS-MÉCANICIENS reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

BRACELETS - MONTRES Verres incassables Acier ou nickel... 17 fr. Heures et aiguilles lumineuses... 22 fr. Repassées en second et réglées. Garanties 10 ans. Franco c. mandat A. MEYLAN, 29, rue d'Antioch, Paris.

— Tu as conduit Bradway chez Argirh... — Ah ! oui... oui... et puis... — Et puis, tu as dû sortir pour aller chercher du secours... un docteur... Du moins je le suppose... Simple hypothèse de ma part... Je t'ai retrouvé évanoui... Je t'ai transporté chez toi...

— Ah ! oui... pourquoi pas ici ?... — Je ne saurais le dire... J'ai été chercher Wickerski... il m'a rassuré... et voilà...

— Et Bradway ? — Il est parti ce matin pour Pollow...

— Ses blessures sont graves ? — Assez... oui...

— J'irai le voir... — A votre place, jeune homme, conseilla Li-Pou-Fang, je n'irais point...

— Et pourquoi ? — Tout simplement parce que Bradway est un ami d'Argirh... par conséquent un ennemi de votre père... et que vous vous exposerez à être pour le moins éconduit, mis à la porte par cet Anglais irréductible... Croyez-moi... A votre place, je laisserais ce fantôme de côté... Je ferais mettre le yacht de mon père sous pression et je partirais pour le Japon...

— Le Japon ?... — Oui... C'est au Japon que s'est réfugié Argirh... Vous savez où ?

— Non... — Cependant, c'est un transport à nous qui les a reçus à son bord...

— Oui... et ce transport fait escale dans un port japonais... Mais Argirh ne restera pas longtemps dans la ville où il descendra... Argirh est à craindre... Argirh est riche... Avec des millions, on fait bien des choses... que vous pourriez empêcher, vous, si vous remettiez la main sur ce couard...

— C'est à dire, pensa Jean, que ces monstres voudraient me voir au diable... et que si je n'ai pas l'air d'accepter de faire ce qu'ils conseillent, ils ne



## HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

**Coaltar Saponiné Le Beuf**

d'être admis dans les **Hôpitaux de Paris**, en font un produit de choix pour les usages de la **Toilette** :  
**Ablutions journalières ;**  
**Lotions du cuir chevelu** qu'il tonifie ; **Soins de la bouche ;**  
**Lavage des Nourrissons, etc.**

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

Si vous voulez avoir le

Produit Pur, prenez

# l'Aspirine

"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1<sup>re</sup> 50  
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0<sup>re</sup> 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Gare : 89, Rue de Miroménil, PARIS



**Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes**  
Laboratoires FIEVET, 52, r. Beauregard, Paris. La boîte 5 fr. c. mand.

reculeront peut-être pas devant un crime pour se débarrasser de moi. J'ouïs serré.

Le regard incendié par une lueur de haine, il répondit, après un court silence.

— Cela me sourirait assez d'essayer de mettre la main sur ce trio. Je vais réfléchir. deux jours me suffiront.

— Si tu parlais, déclara Wierski, tu me prouverais ton repentir et la sincérité de tes intentions.

— C'est bien, je partirai. Je fouillerai, s'il se faut, en entier le Japon.

— Et, pendant ce temps-là, l'Allemagne n'aura rien à craindre du loupceau que tu es, machonna Littleman à part.

— Et maintenant, laisse-nous, veux-tu, fit Wierski, catégorique, nous avons à parler.

Jean pensa :

— Je n'en tirerai rien. C'est déjà bien beau qu'ils se soient laissé prendre à ma comédie. Il faut aviser... changer de tactique.

Et, en se traînant péniblement, il vint tendre la main au Boche et au Chinois, prit congé de son père et s'éclipsa.

Lorsqu'il se retrouva au grand air de la large avenue qui conduisait à la grille d'honneur de la somptueuse demeure de son père, il décida :

— Broadway vite, c'est l'essentiel. Maintenant tentons la chance du côté de Wo-Li-Wo. Si celui-là refuse de m'aider, il aura tort.

A pied il se dirigea du côté du **Soleil-Levant**.

### CHAPITRE XXXIV

Qui est la suite du précédent

Lorsque Jean, d'une allure décidée, franchit le seuil du bar de Wo-Li-Wo, il constata non sans éprouver une complète satisfaction que la salle commune était déserte.

Derrière son comptoir d'acajou encombré de boîtes, de seaux en métal argenté, de cristaux de ravers minuscules pleins de grains de café, de

## LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

### DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Un homme, 30 a., réformé, sach. traduire angl., ital., espag., allem. et néerland., dem. pl. Rétér. Lucius, 5, r. Panama (18<sup>e</sup>).

Comptable diplômé. — Charles, avenue Philippe-Auguste, 82.

### GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Ménage 35 ans, valet-maitre d'hôtel réformé, tr. bonne éducation, dés. place d'ouv. bourgeois Paris ou province. Excellentes références. — Reheyl, 108, rue de Courcelles.

### Chauffeurs

Chauffeur conduisant Renault, bonnes références, dem. place cuis. bourg. ou mais. commerce. Dupont, 2, r. Hérol, Paris.

### OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

On offre à tous et partout nouv. pet. élevage lucratif, s. capit. Demand. brochure « l'Idéal » à A. Herr, Biotville (Manche).

On demande jeune bonne av. références pour pet. ménage, 20, r. de la Sorbonne. Se prés. le matin, 9 à 11 heures.

### SUCCESSIONS, TESTAMENTS

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Mauberge.

### GRAPHOLOGIE

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

CHARACTERE, APTITUDES, etc., par l'écriture, 2 francs. Attrib. de la chirographie, 2 à 7 h., 1<sup>re</sup> l. jours, dim et fêtes, ou écrire : Mme Ixe, 98, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup> arr.).

### POUR LES ORPHELINS

Province

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

JUAN-LES-PINS (Alp.-Mar.). M. et Mme Ed. Lecocq. Education enfants 5 à 16 ans. Villa toujours fleurie. Simplicité, beauté.

### CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

### On offre

Chiens policiers toutes races. Pension. Dressage. — CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Téléph. 53.

A vendre deux jolies petites chiennes poméraniennes naines, âgées de trois mois, garanties très pures, pure primé. Photo sur demande. — M<sup>me</sup> Richard, 4, rue Rambert, Vichy.

Gd élev. loulou nains et min. les ch. : marrons, noirs, orange, sable, blancs; nombr. pets étr. Choix. Mlle Longeon, Lisleux.

### ANIMAUX DIVERS

Cygne à v. bon marché. Concierge, 37, r. Arcades (Etoile), Paris.

A vend. chats siamois, 20 à 40 fr. M<sup>me</sup> Drouhot, Digne (S.-et-L.).

## ALIMENTATION

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.  
Conserves grande marque. Conditions tr. avantageuses p. œuvres, envoi collectif au front. Représ. av. relations demandé. Ecr. Parisienne Conserve, 6, rue Lévis, Paris.

T'envoie 10 lit. huile d'olive pure, vierge extra, 1<sup>re</sup> press., 23 fr. le postal 10 k., éco dom. c. remb. Léon Costa, Tunis.

2 btes jér. ad. cru ST-EMILION Chât. St-Georges côte Pavie 1908; 2 boutes 1<sup>re</sup> cru SAINT-EMILION Chateau Pindolens 1910. Les 4 bouteilles franco domicile cont. rembours. 15 francs.

4 Ad. CHAROULET, Prop<sup>re</sup> Chât. Pindolens, à St-Emilion.

## DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Ixe, 98, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup> arrond.).

## COURS ET INSTITUTIONS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

PREPARATION DES JEUNES FILLES AU BACCALAUREAT

Séries A, B, C, D.

INSTITUT FRANKLIN, 37, boulevard Saint-Michel.

## VENTE ET ACHAT DE PROPRIETES

1 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Occasion. SOMPTUEUX CHATEAU gothique, luxé et agrément, en Anjou, à 5 heures de Paris, meublé ou non : fermes, prairies, superbe parc boisé, 230 hectares. Prix : 1.200.000 francs. On vendrait séparément château et parc. — Durier, 932, faubourg Saint-Martin, Paris.

On vend. USINE centre France; vieille client. Indust. dist. et en plus produits consomm. Vente pas resse. En outre, travail p<sup>re</sup> armée. Direct<sup>re</sup> fac. Conv. aussi à mutilé ou group. charit. pour rééducation mutilés. On traiterait au courant. Env. 150.000. Ecr. RUCHER, Letter-Box, 22, r. St-Augustin, Paris.

Gdes p<sup>re</sup>tes villas banlieue n. S'ad. Guérin, 31, r. Troyon, Sèvres.

## AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

A vend. voit. Hazelaire 10 HP 2 cyl. mag. Bosch 2 places spider état marche. Prix 1.000 fr. Voliz, 65, r. de Vanves.

## OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Vente et location de BONS MEUBLES en tous genres fabriqués avant guerre. Travaux sur commande. — Fabrikants ouvriers réunis, 15, rue Piepus (Nelson). Maison RYSTO.

## CHEVAUX ET VOITURES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Chevaux à louer, 10, passage Genly. Téléph. Roquette 72-85.

Coquet double poney hal 8 a. av. rob. hale 7 a. 1<sup>re</sup> 15 à vend., pouv. être cond. p<sup>re</sup> dame. On céd. aussi g<sup>re</sup> chevs hongres et ent<sup>re</sup> en plein serv. Mlle Mercier, 6, av. Herbillon, St-Mandé (S<sup>e</sup>).

## APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

### Paris

9, rue Greffulhe, g. St-Laz. Ent. neuf, eb. coq. av. ou s. salon. Bains, au mois, à la j. Tél. av. ville dans chamb. Centr. 09-82.

ALSACE'S HOTEL, 152, Fg St-Denis. Cab. toil. eau ch., b. ins. Dernier confort. 3 à 8 fr. p<sup>re</sup> jour. 35 à 90 fr. p<sup>re</sup> mois. Tél.

## VILLEGIATURES

### La Mer.

VILLERVILLE GRAND HOTEL BELLEVUE pr. Trouville. Vue merveill. s<sup>ur</sup> mer et camp. Gd jard<sup>in</sup> fleur. et ombre. PAUL GAETIER, propri<sup>re</sup>.

YPORT (S<sup>e</sup>-Inf.). A louer fin saison, 400 fr., villa meublée. 1 Salon, salle à mang., 4 chamb., cuis., w.-c., 2 ch. bonne. Eau, jard. ombre, mer, bois. Ecr. M<sup>me</sup> Lacombe, Vionne (H.-Alp.).

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

piments, de cubes de gruyère, de tomates à l'huile, de petites olives noires et de mille « délicatesses », le proposé aux mixtures alcoolisées somnolait en fumant bêtement un mégot de havane.

En voyant entrer Jean, l'homme se redressa d'un coup de reins, esquissa une inclination de tête et s'empara d'un gobelet.

Son sourire, découvrant ses dents aurifères, voulait dire :

— Master désire ?

Mais Jean, d'un geste tranchant de la main droite, fit comprendre qu'il ne consommait pas, pour l'instant, du moins.

Alors le sourire du barman s'éteignit sur la seconde comme s'éteint une ampoule électrique.

Jean questionna :

— Wo-Li-Wo ?

— Il vient de monter chez lui.

— C'est bien.

Jean, qui connaissait parfaitement les allées de la maison, se précipita vers l'arrière-boutique, ouvrit une porte étroite et basse et s'engouffra en coup de vent dans un étroit escalier assez roide au haut duquel, sur un palier minuscule, s'ouvrait une autre porte, aussi étroite, aussi basse que la première et qui donnait accès à l'appartement du Chinois.

Ayant en dix bonds franchi les vingt marches de cette branlante échelle de menuisier, il ouvrit à la volée la porte restée entre-bâillée qui se trouvait devant lui.

Un cri de stupeur salua son entrée dans la chambre de Wo-Li-Wo.

Le Chinois, occupé à brûler des papiers, fit un pas en arrière.

Jean, livide, l'œil févreux, claqua la porte derrière lui, brandit son browning et dit sourdement :

— Wo-Li-Wo, tu seras mort dans une heure, peut-être avant, peut-être après, mais, sûrement, tu ne verras pas se lever l'aurore prochaine. Tu

es condamné... pas par moi... par les frères en infamie. Moi seul peux te sauver... Mais je ne te sauverai qu'à la condition que tu consentes à trahir ces bandits...

Wo-Li-Wo, qui avait retrouvé son habituel et déconcertant sang-froid, darda sur le jeune homme son regard métallique et dit, en pesant chaque mot :

— Je n'obéis jamais à la menace... Parle un autre langage... peut-être alors consentirai-je à te répondre.

Jean convint de sa maladresse, qu'il mit, avec juste raison, sur le compte de sa surexcitation.

Il comprit qu'il n'obtiendrait rien de cet homme par la menace.

Aussi s'empressa-t-il d'expliquer :

— Tu aurais tort de m'en vouloir... Je suis hors de moi... Je vis des heures terribles... Ta vie, comme la mienne, est en danger... tu peux croire...

— Explique-toi.

— Puis-je parler sans craindre d'être entendu ?

— Oui.

— As-tu des nouvelles de Jack ?

— Non.

— Alors, ils l'ont tué !

— Comme toi, j'en ai peur, car je crains que l'imprudent n'ait réussi à se glisser dans les souterrains de la demeure de Li-Pou-Fang... Je sais que sur ses ordres on a supplicié quelqu'un... mais j'ignore le nom du condamné et le supplice qu'il a subi.

— Tu le jures ?

— Je le jure... Si je savais quoi que ce soit j'aurais refusé de le répondre... et je ne me serais pas donné la peine de mentir.

— Alors tu n'es pas dans le secret des projets de Li-Pou-Fang ?

— Non... Je sers simplement d'introduit au près de Sa Hautezza.

(A suivre.)



# SUR LA PLAGE DE TROUVILLE



LA RENCONTRE SUR LA PLAGE



LE PREMIER BAIN DE BÉBÉ



LA TRANCHÉE DANS LE SABLE

LA PETITE GUERRE  
LES SOINS AUX PETITS BLESSÉS

L'HEURE DU BAIN



LA CONVALESCENCE DU ZOUAVE

Trouville et Deauville sont en pleine saison. Mais on n'y voit pas que les élégants touristes du temps de paix. Une large proportion des visiteurs porte l'uniforme; à l'heure du bain, aux groupes de jolies femmes et de bébés charmants se mêlent ceux des blessés et des convalescents.